



*Que
sais-je ?*



L'ÉGYPTE ANCIENNE

Sophie Desplancques

puf

QUE SAIS-JE ?

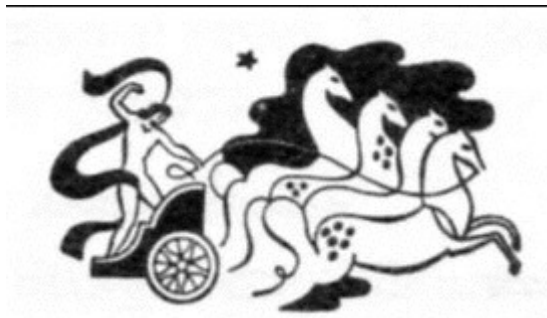
L'Egypte ancienne

SOPHIE DESPLANCQUES

Docteur en Egyptologie

Deuxième édition

6^e mille



Introduction

I. Les Égyptiens et leur histoire

L'idéologie égyptienne tend à présenter l'histoire de sa civilisation, qui s'étend sur plus de trois millénaires, dans le cadre d'une continuité assez figée. L'histoire est mise en scène de manière à effacer les événements propres à être interprétés comme des ruptures. Ainsi l'inscription d'un haut fonctionnaire nommé Mès mentionne l'an 59 d'Horemheb (environ – 1290), alors que ce pharaon ne compte guère plus de vingt-neuf ou trente années de règne. Il ne s'agit pas d'une erreur mais d'un acte volontaire. En effet, on a ajouté aux années de règne effectif du roi l'intervalle de temps qui le sépare d'Amenhotep III (environ – 1385 à – 1345), Akhenaton/Amenhotep IV et ses successeurs étant rejetés de cette histoire reconstruite par l'idéologie égyptienne. Dans la présentation de leur histoire, les Égyptiens ne cherchent pas à mettre en lumière les particularités des événements les uns par rapport aux autres. Ils souhaitent au contraire montrer ces événements comme la répétition ininterrompue de ce qui a été mis en place aux âges de la création et durant le règne des dieux sur terre. Jean Leclant définissait ainsi la civilisation égyptienne en 1969 : « Civilisation de la pierre, tournée obstinément vers les résultats de ses commencements, cherchant à les répéter ». L'histoire selon les Égyptiens anciens se définit comme la recherche d'un passé qui puisse fournir des modèles pour le présent. Toutefois, l'affirmation de l'identité et de la personnalité égyptienne, qui sont des éléments significatifs d'un individu et d'une époque, tient également une large place dans cette idéologie. Dans le récit de leurs actes, les Égyptiens cherchent à surpasser leurs devanciers : les annales étaient consultées pour vérifier le caractère exceptionnel du pharaon. Cette compétition ne doit néanmoins pas s'inscrire dans la rupture. Dans ce même esprit, le concept d'intervention divine est fréquemment utilisé pour expliquer des événements singuliers. Ces conceptions doivent rester à l'esprit lorsque l'on se propose d'étudier l'histoire de l'Égypte ancienne.

II. Le découpage de l'histoire égyptienne

L'Égypte antique connaît trois grandes phases historiques : la préhistoire, l'époque pharaonique et la période gréco-romaine. Début et fin de l'époque pharaonique s'inscrivent dans des contextes particuliers. L'époque thinite (I^{re} et II^e dynasties) est marquée par la mise en place des principaux éléments qui vont caractériser l'Égypte, pendant plus de trois millénaires. La société de la Basse-Époque fortement empreinte des influences étrangères s'inscrit dans un contexte de profond changement des valeurs et des mentalités égyptiennes. La civilisation égyptienne s'épanouit sous trois grands empires : l'Ancien Empire, le Moyen Empire et le Nouvel Empire. Chaque époque de fin d'empire s'est ouverte sur des périodes de troubles, qualifiées de Périodes Intermédiaires. Celles-ci se caractérisent principalement par l'éclatement de l'unité politique et territoriale de l'Égypte après une baisse de l'autorité du pouvoir royal. Ce pouvoir défaillant peut alors être relayé selon les périodes considérées par des dynasties locales qui se partagent le pouvoir ou par des dynasties étrangères. Ces Périodes Intermédiaires sont encore aujourd'hui mal connues et difficiles à cerner avec précision. Par ailleurs, l'ensemble des pharaons égyptiens sont regroupés en dynasties numérotées de un à trente selon une classification reprise des *Aegyptiaca* de Manéthon, un prêtre grec du début du iii^e siècle avant J.-C. (voir aussi p. 22). D'environ – 3000 à – 332, à travers ces trente dynasties, la civilisation égyptienne va se développer et marquer, de son empreinte, le monde. Ainsi, on peut saisir l'ampleur de la tâche d'écrire une *Histoire de l'Égypte ancienne* pour laquelle nous nous attacherons à présenter les grandes lignes et à donner quelques pistes à explorer.

Chapitre I

L'environnement

I. Le pays et sa géographie

L'Égypte s'inscrit dans un cadre géographique particulier. C'est une longue bande fertile qui ne s'élargit qu'à l'approche de la Méditerranée et constitue une sorte d'enclave dans une vaste zone aride, qui n'est autre que le prolongement oriental du Sahara. Sa diversité géographique et culturelle est notamment mise en exergue par les récentes recherches menées sur la région du Delta. Le Delta et la Vallée, comme les zones désertiques, sont autant de facettes d'un même pays et d'une même civilisation.

1. Les grandes régions

L'Égypte se divise en trois grandes régions : la Haute-Égypte, la Moyenne-Égypte et la Basse-Égypte. Toutefois, les Égyptiens de l'Antiquité n'en distinguaient que deux : la Haute-Égypte (Haute- et Moyenne-Égypte nommée *Ta shémaou*) et la Basse-Égypte (*Ta méhou*). Cette division se matérialise, au cours de la période historique, à travers les deux couronnes qui coiffent le pharaon : la couronne blanche (Haute-Égypte) et la couronne rouge (Basse-Égypte). Après l'unification de l'Égypte, les Égyptiens perpétuent cette vision dualiste de leur territoire. Ils ne cesseront jamais de définir l'Égypte comme étant le « double pays ». Dans la gestion de l'Égypte a prévalu pareillement un système d'organisation bilatérale. Pour désigner le département du Trésor, l'expression la plus courante depuis ses origines est celle de « double maison de l'argent ». Deux grandes entités naturelles sont également mentionnées dans les textes : la « terre noire » (*kemet*) qui correspond à la plate vallée alluviale du Nil et la « terre rouge » (*desheret*) qui

coïncide avec l'immense Sahara alentour. La Haute-Égypte se compose d'une formation de grès dans sa partie sud jusqu'à Esna où la vallée est généralement très étroite et d'une formation de calcaire dans sa partie nord jusqu'au Delta où la vallée s'élargit, sans toutefois excéder une bonne vingtaine de kilomètres. Cette région peut être qualifiée de berceau de la civilisation égyptienne. C'est là que les cultures prédynastiques se développent sur les sites de Badari et de Nagada. De même l'unification du pays s'effectue également à partir de plusieurs sites de la Haute-Égypte et aux bénéfices de princes originaires de cette région. Deux sites importants ont marqué cette époque de profond bouleversement : Hiérakonpolis, capitale de l'unification, et Abydos, site funéraire des souverains de la première dynastie. Par ailleurs, la présence égyptienne dans cette région est attestée tout au long de l'histoire pharaonique jusqu'à l'époque gréco-romaine. Sa situation géographique la protège des incursions étrangères, principalement de celles du monde méditerranéen et du Proche-Orient. La Haute-Égypte reste ainsi, tout au long de l'histoire égyptienne, très attachée aux traditions pharaoniques. Pendant les périodes de troubles politiques, c'est de là que s'organise la reprise en main du pays. Cette volonté réunificatrice est souvent partie de Thèbes, qui connaît son apogée au Nouvel Empire et impose son dieu, Amon, comme dieu dynastique.

La Moyenne-Égypte s'étend des environs d'Assiout à la pointe méridionale du Delta. Elle fut pendant très longtemps le lieu de résidence des pharaons et le siège du gouvernement. Memphis, première capitale du pays unifié, détient cette fonction jusqu'au milieu du Nouvel Empire. Au Moyen Empire, Licht, qui conserve la trace de quelques-unes des pyramides de cette époque, devient pendant un temps, à partir d'Amenemhat I^{er} (environ – 1525), la capitale de l'Égypte. La présence de grands sites funéraires royaux et privés comme Giza, Dachour et Saqqara attestent du rôle prédominant de cette partie de l'Égypte dès les débuts de l'histoire égyptienne. Les vestiges retrouvés dans cette région ne se limitent pas à ceux relatifs à la royauté et au gouvernement puisqu'elle abrite également une des grandes nécropoles provinciales du Moyen Empire, celle de Beni Hassan. La présence d'un bras secondaire du Nil, le Bhar Youssef, confère également à cette partie de l'Égypte une de ses principales caractéristiques. Le déversement de ses eaux en direction du Fayoum dote cette cuvette naturelle d'un rôle économique considérable.

Le territoire de la Basse-Égypte, aux terres particulièrement marécageuses, s'étend des environs de Memphis à la mer Méditerranée. Cette zone de contact avec le monde méditerranéen et le Proche-Orient sera, au cours de l'histoire pharaonique, particulièrement touchée par les invasions et les influences étrangères. À partir de la XIX^e dynastie, elle acquiert une position de premier plan. C'est là que Ramsès II fonde Pi-Ramsès (actuel Quantir) la nouvelle capitale de l'Égypte. Les souverains de la Basse Époque originaires de cette région vont également s'y installer dans les villes de Tanis (la Thèbes du Nord) et de Saïs.

Deux déserts bordent également la vallée du Nil : le désert Libyque à l'ouest, ainsi que le désert arabe et le Sinaï à l'est. Ces milieux hostiles sont exploités dès l'époque prédynastique. Le désert libyque est une région assez plate qui subit une extrême aridité. Néanmoins, quelques grandes oasis y sont colonisées dès l'Ancien Empire comme Bahariya, Farafra, Dakhla et Kharga. Le désert occidental constitue par ailleurs une voie de communication dès l'époque prédynastique. Le désert arabe et le Sinaï forment une région montagneuse dont la barrière l'a protégée de l'extérieur. Elle joue, dès l'époque archaïque, un rôle économique important car ce désert renferme la plupart des ressources minérales exploitables sur le territoire égyptien (par exemple la turquoise et le cuivre dans le Sinaï et l'or du ouadi Hammamat).

2. Le Nil

Les Égyptiens se sont adaptés aux contraintes comme aux bienfaits qu'apporte ce fleuve de plus de 6 700 km, sans toutefois chercher à le dompter. Ainsi, les fondations des grands temples égyptiens sont à bonne distance de la nappe phréatique. La société égyptienne est une société majoritairement agricole. La crue du Nil donne sa fertilité à l'Égypte à travers l'apport en eau mais également en déposant sur ses rives le limon fertile. Mais deux dangers pouvaient menacer l'Égypte : d'une part lorsque la crue était plus forte que la normale et d'autre part lorsque celle-ci était plus basse. Ainsi, dès l'époque thinite, l'État chercha à contrôler et à notifier les variations annuelles du Nil à l'aide d'un nilomètre. Les mesures relevées étaient archivées dans les annales (la Pierre de Palerme) ou sur certains monuments royaux (la chapelle blanche de Sésostri I^{er} environ – 1960). Les variations du cours du Nil influencèrent également le choix des espèces cultivées. Ainsi, le lin était

cultivé sur les terres abondamment inondées et la vigne sur les parcelles les moins mouillées. En ce qui concerne les céréales, le blé était planté lors d'années où l'inondation était normale et l'orge lorsque celle-ci était particulièrement abondante. Par ailleurs, la division de l'année civile égyptienne s'appuyait sur l'observation des changements hydrauliques du fleuve. L'année était divisée en trois saisons : l'inondation (*Akhet*), l'« hiver » (*péret*) et l'« été » (*chémou*). Au IV^e millénaire, les Égyptiens fixèrent le début de l'année sur un repère calendrique fondé sur l'observation astronomique de ce qui n'était qu'une coïncidence : l'apparition héliaque d'une étoile nommée Sothis et le débordement du fleuve. Le Nil était aussi le principal axe de communication entre le sud et le nord du pays. Le débit du fleuve ne permettait qu'une circulation du sud vers le nord et cela seulement à certaines périodes de l'année (d'août à octobre, ce qui correspond à la période de l'inondation). Les voyages sur ce long fleuve ne s'effectuaient pas sans escale. Le souverain et les envoyés royaux faisaient étape sur des « débarcadères » où ils trouvaient des approvisionnements et sans doute des aménagements leur assurant un certain confort. Ces installations sont attestées à la XVIII^e dynastie pour les règnes de Thoutmosis III et d'Horemheb dans le décret dit d'Horemheb. Pour les peuples menaçant l'Égypte, le Nil a parfois été une voie d'invasion au sud et au nord. Loin d'être une frontière naturelle, le Nil est surtout un trait d'union non seulement entre le sud et le nord, mais aussi entre ses rives est et ouest. L'irrigation en Égypte semble se limiter au creusement de canaux qui servaient également pour le transport (le plus ancien témoignage est celui gravé sur la tête de massue du roi Scorpion – dynastie 0). À la différence de ce qui est aujourd'hui, le système d'irrigation était annuel et non pérenne.

3. Les subdivisions administratives

Lorsque l'Égypte fut unifiée, le gouvernement royal partagea le « double pays » en provinces ou *sépat*. Les historiens modernes les appellent nomes, terme emprunté à la langue grecque et utilisé pour la première fois sous la dynastie des Lagides (environ – 330 à – 30). Le nombre de ces nomes a varié au cours du temps de 38 à 39 pendant l'Ancien Empire à 42 au Nouvel Empire. Les origines de ces unités administratives à vocation économique et fiscale sont mal déterminées. Certaines d'entre elles avaient une réalité géographique ou culturelle ancienne étant les héritières directes des petites principautés installées en Égypte au

prédynastique. Placé sous l'autorité d'un officier délégué du pouvoir central, le nomarque, leur pouvoir politique était réel. Ce nomarque avait en charge la collecte des impôts, la sécurité interne du nome et occupait des fonctions juridiques ainsi que des charges de bâtisseur. Ces fonctions civiles s'accompagnaient de toute une série de charges sacerdotales en rapport avec l'administration du temple et l'exercice du culte. Dans certaines régions, par exemple dans le 15^e nome de Haute-Égypte, on peut observer une continuité généalogique depuis la IX^e dynastie jusqu'au règne de Sésostri III. Une même famille a géré la région, tout d'abord de façon indépendante au cours de la Première Période Intermédiaire et par la suite sous l'autorité du roi, pendant plus de trois cents ans. Après une réforme administrative sous le règne de Sésostri III, cette charge s'éteignit progressivement. Les nomaques furent remplacés par des fonctionnaires plus nombreux, au pouvoir plus limité, soumis à l'autorité du vizir et administrant des unités géographiques plus restreintes (*niout*, « ville »). Toutefois, les nomes continuent de matérialiser le découpage du territoire. Leur capitale était désignée, d'une part, par un emblème faisant référence à des animaux, des arbres, des symboles ou des divinités et, d'autre part, un hiéroglyphe. Cet emblème était le témoin de cultures, dites primitives et remontant à l'époque prédynastique. Le hiéroglyphe figurant le terme de « nome », en revanche, est un produit de l'unification du pays : il représente un terrain quadrillé de canaux d'irrigation et renvoie à l'organisation étatique de l'agriculture.

Sur trois millénaires, le nombre, les capitales, les limites, l'appellation officielle des provinces ont varié en fonction de la structure politique et sociale, des avancées et des reculs de la mise en valeur du sol, de la croissance ou du déclin des villes.

4. Les frontières

Les frontières naturelles de l'Égypte sont déterminées par la cataracte d'Assouan, par les rebords désertiques et par le front maritime du Delta. Une série d'ouvrages militaires en tenaient les accès, du fort de l'île d'Éléphantine aux « forteresses de la mer ». Les frontières politiques, elles, ont varié au gré des conquêtes tout au long de l'histoire égyptienne. Au sud, par exemple, l'influence égyptienne s'est étendue jusqu'à la 4^e cataracte au début du Nouvel Empire. Les seules frontières vulnérables

du pays furent celle du sud, où s'étendent les pays nubiens, et du nord-est, où se trouvent les routes qui mènent au Proche-Orient. Étendre les frontières et protéger l'Égypte de ses voisins constituaient une des pierres angulaires des fonctions du pharaon égyptien. Le souverain, en tant que garant de l'ordre, se devait, pour prétendre à une pleine légitimité, de conserver ou d'étendre les limites de sa zone d'influence. Dans ces zones de contact, les rois construisirent d'importantes forteresses et villes fortifiées. Les souverains de la XII^e dynastie établirent à la 2^e cataracte une nouvelle frontière gardée par un réseau complexe de forteresses placé sous un commandement unique situé à Bouhen. Plus tardivement, la frontière nord-ouest dut, elle aussi, être protégée (Péluse, Tell el-Herr). Rien ne devait franchir la frontière qui ne fût consigné par écrit. Tous ceux qui passaient par le poste frontière de *Tcharou* étaient rigoureusement enregistrés dans le journal de la forteresse. La police qui surveillait ces frontières avait certes un rôle de protection du pays contre les incursions étrangères, mais elle avait également une fonction douanière, administrative et commerciale. En effet, si les frontières doivent être protégées contre d'éventuels envahisseurs, elles n'en sont pas moins des voies de pénétration commerciale.

5. L'Égypte et le monde

L'Égypte est accrochée au coin nord-est de l'Afrique, à l'extrémité orientale du Sahara, ouverte sur la Méditerranée, au nord, communiquant avec l'Afrique noire, au sud, avec le Proche-Orient, à l'est. Depuis les plus hautes époques, l'Égypte a entretenu des relations diverses avec ses voisins étrangers. Qu'elles soient économiques et commerciales, politiques et diplomatiques ou poussées par la curiosité, ces relations montrent que les Égyptiens avaient une parfaite conscience de leur géographie et de celle des contrées proches et lointaines. En témoignent les listes topographiques gravées sur les monuments égyptiens. Les études menées pour localiser ses anciennes contrées progressent chaque jour. Néanmoins, certaines questions restent toujours sans réponse, comme la localisation du pays de Pount. D'après les textes, l'accès à cette terre des aromates se faisait par bateau. Les premières mentions connues de relations avec Pount datent de la V^e dynastie et les plus récentes de la XXV^e dynastie. Deux hypothèses se dégagent des recherches actuelles. Pour les uns, Pount serait à chercher au sud de

l'Égypte, sur la côte soudanaise méridionale et le nord de l'Érythrée, et pour les autres cette terre exotique se situerait à l'est, en Arabie. D'après les textes égyptiens, l'Univers est peuplé par les Égyptiens, garants de l'ordre du monde (la *Maât*), et le reste des populations représente le chaos, l'univers hostile. Donc l'« ennemi » c'est l'étranger. Parce qu'il est différent, il doit être anéanti et totalement soumis. Cette victoire sur l'étranger est figurée dans la représentation des Neufs Arcs (voir p. 79), les scènes de massacre des ennemis ainsi que dans les scènes de bataille et de chasse. Dans ses relations avec l'étranger, l'Égypte manifeste une prédilection pour le Sud, dès les plus hautes époques. Au cours des premières dynasties, des actions militaires sont conduites vers la Basse-Nubie. Dans les faits, les rapports avec l'étranger sont ambivalents. D'une part, les Égyptiens cherchent à se protéger du monde extérieur qui représente un danger. D'autre part, l'autre fascine par son étrangeté. Les territoires étrangers attirent pour leurs ressources naturelles et la main-d'œuvre bon marché fournie par les populations locales. Néanmoins, l'égyptianisation est nécessaire pour que chaque élément soit conforme à l'ordre du monde. Ainsi, les divinités étrangères, les modes de vie et les hommes sont adoptés par les Égyptiens après avoir reçu un nom égyptien, ou avoir été éduqués dans le *Kep* (généralement traduit par « nurserie royale ») qui dépend du palais royal. En effet, les enfants de parents étrangers pouvaient être confiés volontairement ou de manière moins pacifique au *Kep* où ils recevaient une formation identique (langues, religion, maniement des armes, etc.) à celle des enfants royaux égyptiens. Cette acculturation a connu un ultime développement avec la montée sur le trône d'une dynastie nubienne (XXV^e dynastie) dont les souverains perpétuèrent les traditions égyptiennes. L'Égypte elle-même ne cessa pas d'exercer une grande attraction sur ses voisins.

II. L'Égypte et son histoire

1. L'écriture

Quand l'écriture hiéroglyphique apparaît-elle ? La tradition égyptienne attribue à Ménès, premier pharaon mythique de l'Égypte unifiée, l'invention de l'écriture. Les égyptologues ont longtemps fait coïncider l'invention de l'écriture et les débuts de la I^{re} dynastie. De récentes découvertes dans la tombe U-j du cimetière d'Oumm el-Qaab à Abydos

ont permis la mise au jour d'un riche matériel épigraphique qui atteste de l'existence d'une écriture au sens propre du terme avant l'unification de l'Égypte (aux environs de – 3150). À ces débuts, l'écriture hiéroglyphique n'est attestée qu'en rapport direct avec la fonction royale. Ce n'est qu'à partir de la première dynastie que l'écrit est utilisé sur des monuments privés. Ainsi, un lien direct peut être établi entre la naissance de l'écriture et l'affirmation de la royauté. Les signes hiéroglyphiques sont des pictogrammes dont le dessin décrit une réalité concrète de l'environnement égyptien : la faune, la flore, les bâtiments, les outils, les meubles, les êtres humains et les divinités. L'écriture hiéroglyphique associe l'idéogramme, le phonogramme et le déterminatif. L'idéogramme permet de noter un mot complet à l'aide d'un seul signe. Le phonogramme est utilisé pour sa valeur phonétique indépendamment de ce qu'il représente. Le déterminatif détermine ou précise le sens de la plupart des mots. Issu d'une même langue, deux écritures (hiéroglyphique et hiératique) sont couramment utilisées durant la période pharaonique. L'écriture hiéroglyphique est courante dans les textes monumentaux ornant les temples et les tombes, tandis que l'écriture cursive (hiératique) est employée sur les papyrus ou les ostracas (éclats de calcaire ou fragments de poterie utilisés par les Égyptiens pour écrire ou dessiner à moindres frais) pour inscrire les événements de la vie quotidienne (documents administratifs et juridiques, lettres et testaments). Il est bien évident que, au cours de l'histoire de l'Égypte, la langue a connu différentes évolutions (par exemple le moyen égyptien et le néo-égyptien). À partir de la XXVI^e dynastie, une nouvelle cursive, le démotique, fait son apparition en Basse-Égypte pour ensuite s'étendre progressivement dans toute la vallée du Nil. Comme le hiératique, le démotique sert surtout à écrire des textes de la pratique quotidienne. Le démotique épigraphique demeure une exception. Avec le temps, l'usage et la connaissance des mécanismes de la langue égyptienne vont disparaître pour être redécouverts en 1822 par Jean-François Champollion grâce à sa parfaite connaissance du copte.

2. Les calendriers et la chronologie

La difficile question du calendrier ou plutôt des calendriers est fondamentale pour tenter d'établir une chronologie absolue de l'Égypte ancienne. Avant l'apparition de l'écriture, les Égyptiens disposaient de moyens rudimentaires pour comptabiliser le temps. Ils utilisaient, par

exemple, une nervure de palmier sur laquelle des incisions successives permettaient de garder la notion des jours, voire des années passées. C'est d'ailleurs cette palme qui, dans l'écriture, sert d'idéogramme pour signifier « année » (*renepet*). L'année couramment utilisée par les Égyptiens dans les documents administratifs est l'année dite « civile », composée de trois saisons (dérivées des lunaisons) de quatre mois chacune, soit douze mois de trente jours, auxquels s'ajoutent cinq jours supplémentaires. Trop courte d'un quart de jour par rapport à l'année réelle, l'année « civile » égyptienne subit un décalage très rapide des saisons de presque un mois sur cent vingt ans. Or, cette année de trois cent soixante-cinq jours a eu cours tout au long de l'histoire égyptienne. Ce phénomène est d'autant plus surprenant qu'une année fixe, sothiaque, était connue. C'est l'association de trois phénomènes simultanés qui marquent le début de l'année : le lever du soleil, le lever héliaque de Sirius et le début de l'inondation. Et ce n'est qu'après mille quatre cent soixante ans que le Nouvel An et les saisons naturelles se retrouvent en place. Bien évidemment, les scribes égyptiens ont été frappés par le décalage de plus en plus grand entre le lever de l'étoile Sothis et le début de l'année fixé par le calendrier. Des textes notifient ces observations faites par les scribes. Elles sont importantes puisqu'elles permettent de disposer de dates de contrôle. C'est ainsi que les dates de certains règnes peuvent être établies avec une certaine certitude : celles de Sésostris III (souverains de la XII^e dynastie) et celles d'Amenhotep I^{er} et de Thoutmosis III (souverains de la XVIII^e dynastie). Le calendrier lunaire (354 jours) était quant à lui utilisé pour établir le calendrier des fêtes. Les Égyptiens n'ont jamais utilisé d'ère continue pour leurs datations. Très tôt, ils prirent l'habitude de décomposer le temps d'après les années de règne du pharaon au pouvoir. Malheureusement tous les textes ne sont pas datés. Ceux qui le sont commencent par une date inscrite sous cette forme : le mois X de telle saison, le jour X, en l'an X sous la majesté de tel pharaon. À la mort du pharaon régnant, le compte des années reprenait à l'an 1 de son successeur. Au Nouvel Empire, l'application de nouvelles règles dans le compte des années participe à la confusion régnant dans la chronologie. Le comput des années du nouveau souverain commence à la mort de son prédécesseur. Ainsi, si le souverain est mort en fin d'année, l'an 1 du nouveau souverain pouvait ne durer que quelques mois. Cette nouvelle pratique impose aux chercheurs de connaître avec précision la date de mort de chaque pharaon régnant, ce qui est bien évidemment loin d'être le cas. Pour s'y retrouver avec certitude, il faudrait aussi connaître tous les pharaons qui

ont régné et ce n'est pas le cas, les égyptologues en découvrent encore régulièrement. De plus, pour certaines périodes, il existe des règnes parallèles avec un comput des années distinct. Dans ces conditions, une chronologie précise est difficile à établir. Néanmoins, les astronomes modernes peuvent déterminer quels étaient les levers héliques de l'étoile qui coïncidaient avec le début du mois de juillet (commencement de l'inondation) sous le parallèle de Memphis pour avoir des dates précises du début du comput des années par les Égyptiens. Le phénomène s'est produit trois fois au cours des cinq millénaires précédant l'ère chrétienne : en – 1325 / – 1322, sous la XIX^e dynastie (les scribes de l'époque avaient noté l'événement), en – 2785 / – 2782 vers la fin de l'époque thinite, et en – 4245 / – 4242 au cours de la période préhistorique.

Ainsi, si la chronologie égyptienne dispose de points d'ancrage, elle reste pour beaucoup sujette à des variations plus ou moins importantes. De ce fait, les dates indiquées dans cet ouvrage sont indicatives et en aucun cas absolues.

3. Les sources et la succession des règnes

La nécessité de conserver le souvenir des rois et de leurs actions est constante chez les anciens Égyptiens. Des annales (*gnout*), généralement rédigées longtemps après les règnes concernés, attestent de l'écoulement du temps à travers l'exposé des faits marquants des règnes (recensements, crues du Nil, constructions officielles, guerre, fabrication de statues royales ou divines). Listes et comptes de la Pierre de Palerme datant de la V^e dynastie regroupent la succession des rois, des origines (– 3300) au milieu de la V^e dynastie (– 2400). Récemment décryptées, les annales de la Pierre de Saqqara-Sud datent de la VI^e dynastie. Des documents plus tardifs comme le Canon de Turin, seule véritable liste royale, nous informent sur la durée des règnes. Ces règnes sont regroupés en ensembles que Manéthon, prêtre égyptien qui écrivit en grec une histoire de l'Égypte (*Aegyptiaca*) au temps de Ptolémée II, appela des « dynasties ». Ces « dynasties » ne semblent pas correspondre à des lignées de sang. Il s'agit plus vraisemblablement d'un regroupement selon l'emplacement de la résidence royale et de l'identité du dieu-patron. Toutefois, ce classement n'exclut pas, dans nombre de cas, que les monarques soient apparentés. Pour illustrer les paradoxes qui

peuvent se faire jour dans cette documentation, l'exemple du Canon de Turin est significatif : les noms des souverains des premières dynasties sont inscrits, par souci d'uniformisation, dans des cartouches alors que dans les documents contemporains de ces règnes, le nom du pharaon est inséré dans un *serekh* (signe représentant une façade de palais). Le début de cette liste énumère les dieux prédécesseurs des rois qui imposent la notion de mythe fondateur, les êtres intermédiaires, les suivants d'Horus (c'est-à-dire les hommes qui ont gouverné l'Égypte avant l'unification) et pour terminer la liste des pharaons de l'Égypte qui débute par Ménès. Toutefois, le Canon de Turin reste muet sur le contenu des règnes. La succession des rois égyptiens est également répertoriée dans des documents religieux ou privés de l'Ancien, du Moyen et du Nouvel Empire appartenant à différentes traditions qu'elles soient abydnienne (liste de Séthi I^{er} dans son temple d'Abydos ; liste de Ramsès II dans son temple d'Abydos), memphite (liste de Saqqara, liste d'Éléphantine) ou thébaine (séquence des rois de la XI^e dynastie à Tôd et différentes listes de rois dans les tombes privées de la XVIII^e et XIX^e dynastie). Ces énumérations sont néanmoins plus sélectives. Par exemple, la liste inscrite par Ramsès II dans son temple d'Abydos compte 78 cartouches parmi lesquelles ne figurent pas les pharaons amarniens. Ce n'est pas avant le Nouvel Empire (environ – 1550 à – 1060) qu'apparaissent d'autres formes de compilations comme les journaux administratifs (par exemple le journal de l'Institution de la Tombe en relation avec la construction des tombes royales dans la vallée des Rois) ou les journaux de campagnes (par exemple les annales de Thoutmosis III ou les différents documents relatifs à la bataille de Qadesh menée par Ramsès II) qui relatent les événements de grandes campagnes militaires. Dans ce type de documentation, les événements ou séries d'événements, enregistrés par date se rapportent aux conditions astronomiques et météorologiques, à l'arrivée et au départ de fonctionnaires et de messagers impliqués dans des affaires officielles ainsi qu'à la réception et à la distribution de produits avec lesquels les institutions en question sont concernées. Il y est également fait état de déclarations verbales ou de copies de correspondances officielles. Bien sûr, les événements relatés dans ces journaux concernent les activités particulières d'un groupe, d'un bureau ou d'une institution. Pour les époques tardives, nous disposons également de chroniques royales (chronique démotique). Ce sont les *Aegyptiaca* de Manéthon qui donnent, selon un découpage similaire à celui du Canon de Turin, connaissance des noms des souverains des

origines à l'époque perse. Cette œuvre, connue à travers des versions abrégées, livre certains commentaires sur les règnes.

4. Le pharaon

Le terme « pharaon » vient d'une expression égyptienne qui signifie « grande maison ». C'est seulement à partir du Nouvel Empire que le terme désigne la personne du roi. L'idéologie égyptienne fait du souverain égyptien le garant des valeurs fondamentales et de la *Maât* (principe d'harmonie universelle). L'État est là pour que la *Maât* soit réalisée. De même, la *Maât* doit être réalisée pour que le monde soit habitable. Même sous les dominations étrangères, la notion de pharaon attira les plus puissants. Certaines dynasties étrangères furent même les protecteurs de ses valeurs monarchiques. La notion de pharaon évolua néanmoins avec le temps.

L'origine divine du pharaon s'exprime dans la plupart des documents royaux. Le pharaon est représenté à côté des dieux. Toutefois, le pharaon n'est pas un dieu. Il est le représentant du dieu sur terre. Dans sa titulature, le pharaon est à la fois l'incarnation d'Horus et le fils du dieu solaire Rê. L'aspect solaire du pharaon fut principalement mis en avant à partir de la IV^e dynastie. À la V^e dynastie, un conte du papyrus Westcar donne une version fantastique de la parenté divine et solaire des pharaons de l'époque. Au service des hommes, le pharaon doit accéder à un certain nombre de fonctions : nourricière, juridique et combattante. Le souverain doit veiller à l'approvisionnement de ces sujets. Les Égyptiens n'ont toutefois jamais considéré que le souverain avait des pouvoirs surnaturels qui lui permettaient de contrôler les flots du Nil. Mais la montée des eaux est un don accordé par les dieux au roi. C'est ainsi que le roi nubien Taharqa (souverain de la XXV^e dynastie) obtient d'Amon une crue exceptionnelle en l'an 6 de son règne. Le roi se doit de redistribuer les bénéfices des bienfaits de la crue à sa population. Les évocations des famines liées à la fluctuation des crues tiennent une place importante dans les sources écrites et figurées, à la mesure des ravages générés sur le territoire égyptien. C'est ainsi que, les nomarques de la Première Période intermédiaire, qui s'arrogèrent un certain nombre de prérogatives royales, s'enorgueillissaient d'apporter suffisamment de nourritures à leurs administrés.

Dans le même esprit, le pharaon se doit d'exploiter les richesses du sous-sol égyptien et des territoires étrangers. Tout au long de l'histoire égyptienne, l'exploitation des mines et carrières demeure une prérogative royale au prix de coûteuses expéditions. Ces expéditions sont placées sous l'autorité d'un haut personnage, directement investi de la confiance du pharaon. La reprise des activités dans les mines et les carrières constitue souvent l'indice d'une reprise en main du pouvoir. C'est ainsi qu'au début du Moyen Empire, sous le règne du réunificateur de l'Égypte Montouhotep II, une expédition est attestée dans le ouadi Hammamat. Ces expéditions sont notamment nécessaires pour permettre l'érection des nombreux monuments royaux et divins. Dans les faits comme dans les croyances, le souverain demeure la source de tous les bienfaits.

L'exercice de la justice et l'établissement des lois sont également des grandes prérogatives royales. Le dieu rappelle notamment à la reine Hatchepsout (reine-pharaon de la XVIII^e dynastie) les devoirs et les prérogatives du pouvoir royal : « Tu établis les lois, tu réprimes les désordres, tu viens à bout de l'état de guerre civile. Tu gouvernes les vivants et ils obéissent à tes ordres. » Ainsi les pharaons égyptiens peuvent établir des décrets royaux qu'ils font bien évidemment notifier par écrit. C'est notamment le cas du décret dit d'Horemheb (dernier souverain de la XVIII^e dynastie). La mise en application de ces décisions royales est le fait de l'administration égyptienne.

Le pharaon est le grand chef de l'armée et doit conduire ses troupes vers la victoire. Ce principe est particulièrement important au Nouvel Empire. Pour ce faire, le roi doit être un sportif. De même les qualités de chasseur du roi sont mises en avant dans de nombreux textes et représentations royales. L'exaltation de la force physique du roi, en relation avec la vigueur animale, est une constante du pouvoir pharaonique. Dans une des grandes fêtes qui ponctuent le règne du pharaon, la *Fête-sed*, un des intérêts (une course) consiste en une mise à l'épreuve de la force physique du roi pour lui apporter une nouvelle vitalité. L'éducation sportive des princes est bien connue. L'extension des frontières doit également être une des grandes préoccupations du souverain. Les activités de bâtisseurs du souverain sont parties intégrantes de la vigueur d'un règne, qu'il s'agisse de constructions au profit du roi ou de monuments érigés pour les dieux du panthéon égyptien. Le pharaon se doit de bâtir, restaurer, agrandir les temples des dieux d'Égypte, mais

également de veiller à leur culte. La légitimité du pharaon, fondée sur une ascendance divine, se transmet généralement de père en fils ou de frère en frère. Mais, parfois, au cours de l'histoire égyptienne, l'absence d'héritier mâle induit la montée sur le trône d'une femme de la famille royale. Toutefois elle est rarement détentrice consacrée de la royauté, mais plutôt dépositaire de la fonction qu'elle transmettra par la suite à une descendance masculine. Néanmoins, la légitimité monarchique se transmet également à travers le mariage avec une fille de sang royal.

5. Le gouvernement égyptien

Bien évidemment le pharaon se trouve à la tête de ce gouvernement. En tant que représentant du dieu, il est le maître des terres, des biens et des hommes. L'administration civile du pays est placée sous l'autorité d'un vizir et à partir du règne d'Amenhotep II (souverain de la XVIII^e dynastie) sous la responsabilité de deux vizirs qui se partagent les responsabilités respectives au nord et au sud du pays. Ce vizir supervise les activités de divers secteurs notamment économiques comme celui du « double grenier » et du « double Trésor » (la dénomination de « double X » pour certaines institutions est vraisemblablement utilisée pour rappeler la dualité de l'Égypte à laquelle les Égyptiens sont attachés tout au long de leur histoire). D'autres grandes unités eurent, selon les époques, plus ou moins d'importance dans le paysage institutionnel. L'armée, qui prit un essor particulier au cours du Nouvel Empire, époque marquée par les grandes conquêtes, est dirigée par un grand général qui peut être le fils du roi. En effet, l'héritier au trône doit montrer ses qualités combattantes dès son plus jeune âge. Le gouvernement religieux, et notamment celui d'Amon qui se développe dès le Moyen Empire, est placé sous l'autorité d'une hiérarchie de Prophète au nombre de quatre. Les domaines royaux directement rattachés au souverain ont également leur hiérarchie. Par ailleurs, la séparation entre administration centrale et administration régionale n'est pas aussi nette que pourrait le souhaiter le spécialiste des institutions égyptiennes. En effet, si nous prenons l'exemple de l'institution du Trésor, il est difficile, au vu de la documentation, de déterminer si les administrateurs présents en province sont détachés de l'administration centrale pour effectuer des opérations ponctuelles ou s'ils appartiennent à l'administration régionale. De nombreuses recherches sur les institutions restent encore à mener avant

qu'il soit envisageable de proposer une image fidèle des services centraux.

Chapitre II

De la préhistoire à l'histoire

Jusqu'à la fin du xix^e siècle, les chercheurs ont mis en doute l'existence d'une période paléolithique en Égypte. Ce sont deux grands égyptologues, Flinders Petrie et Jacques de Morgan, qui vont apporter les premiers éléments nécessaires à une étude de la préhistoire en Égypte. Les premières traces de cultures paléolithiques pourraient remonter à – 300000, c'est-à-dire bien plus tardivement qu'au Proche-Orient. Depuis les années 1980, les études sur la préhistoire de l'Égypte se sont fortement renouvelées notamment grâce à la multiplication des fouilles. Les chercheurs ont tenté de répondre à une question fondamentale : « comment, par quels phénomènes et selon quels processus est-on passé, en moins de deux millénaires, de populations de chasseurs-pêcheurs-cueilleurs à l'un des premiers États du monde ? »

I. Du paléolithique au néolithique : des chasseurs-cueilleurs à l'apparition de l'agriculture

Entre – 18000 et – 16000, les populations paléolithiques sont connues à travers plusieurs communautés de chasseurs-cueilleurs installées dans le ouadi Koubanieh. Les fouilles effectuées dans ce ouadi ont permis une meilleure connaissance de leurs moyens de subsistance. À cette période, le Nil était plus petit et plus étroit qu'aujourd'hui et son débit plus lent. Il charriait d'importantes quantités de sédiments qui augmentaient graduellement le niveau de la plaine inondable, au sud du coude de Qena. Les populations se nourrissaient de ce que les crues (poissons-chats et bœufs sauvages par exemple) et les décrues (les plantes) du fleuve leur apportaient. Ce phénomène, dénommé « adaptation nilotique

» par les spécialistes, se caractérise par une mobilité imposée par l'hydrologie du fleuve, mais à l'intérieur d'un territoire restreint. Le « Nil sauvage », entre – 12000 et – 10000, constitue un épisode majeur qui marqua la mise en place du paysage et l'histoire des hommes. À la fin de la dernière glaciation, la recrudescence des précipitations en Afrique centrale provoqua l'augmentation du débit du Nil Blanc. Le régime du fleuve augmenta et le dépôt sédimentaire diminua. Cet environnement plus hostile marqué successivement par des crues dévastatrices ou insuffisantes poussa les populations installées sur les bords du Nil vers les marges désertiques de l'Égypte. La situation s'améliora vers – 10000. Le Nil redevint plus régulier et des camps de chasseurs-cueilleurs, installés vers – 7300 et – 6400 sur les sites d'Elkab, exploitèrent saisonnièrement l'écozone à la manière des paléolithiques de Koubanieh. Le passage d'une économie de prédation (caractéristique du paléolithique) à une économie de production (caractéristique du néolithique) en Égypte a été plus tardif (après – 5000) que chez son voisin mésopotamien par exemple (– 8000) et relativement rapide. Pourquoi ce retard ? C'est peut-être la présence du Nil et l'adaptation à son hydrologie particulière qui pourraient expliquer ce changement tardif (c'est l'exemple des populations de Koubanieh qui étaient déjà habituées à une semi-sédentarité). La domestication des plantes et des bêtes fut d'abord utilisée comme complément de sécurité face aux ressources habituelles et aléatoires des chasseurs-cueilleurs. Elle était un moyen d'améliorer le système des hommes du paléolithique supérieur en le diversifiant plutôt qu'en le remplaçant. Dans ces conditions, autour de – 6000, l'agriculture et la domestication des espèces firent leur apparition dans la vallée du Nil. De plus, une modification climatique entraîna la fin de la période humide qui poussa peu à peu les populations vers la vallée du Nil. Les premières communautés agricoles apparurent dans le nord de l'Égypte (la plus ancienne autour de – 5200 dans le Fayoum) et ce ne fut qu'un millénaire plus tard environ que des villages agricoles s'établirent dans la partie méridionale du territoire. Toutefois les données sur les premières communautés agricoles sont trop clairsemées (les sites sont souvent inaccessibles) pour engager actuellement des recherches approfondies sur les raisons du passage à l'agriculture. Les chercheurs donnent traditionnellement le Levant et l'Asie du Sud-Ouest comme lieux d'origine des pratiques agricoles en Égypte. Mais le Sahara oriental et l'Afrique du Nord ont également été considérés comme territoire originel de l'agriculture égyptienne. Cette dernière hypothèse s'appuie sur la découverte de bétail et de plante (sorgho) qui pouvaient déjà être

domestiqués dans la région de Nabta Playa - Bir Kiseiba (sud-ouest de l'Égypte) vers – 7000. Les allées et venues entre la vallée du Nil et le Sahara oriental ont été décelées très tôt. Toutefois leurs impacts ont été diversement évalués. Selon B. Midant-Reynes, le « néolithique, en Égypte, n'est pas un phénomène de pure importation ». Les premiers sites néolithiques de la vallée sont Khartoum, la Nubie, Mérimdé Benisalâme, le Fayoum, El Omari, El Tarif. Ces premières populations néolithiques pratiquaient agriculture et élevage (bœufs, moutons et chèvres). Certaines d'entre elles produisaient déjà des biens pour les morts. On retrouve ainsi des tombes du néolithique, par exemple à Khartoum, pourvues d'abondantes offrandes.

II. Le prédynastique

L'histoire de la civilisation égyptienne connaît une accélération progressive (à partir de – 4300) qui va aboutir à la fondation de l'État pharaonique. Cette évolution se concrétise au cours des différentes périodes prédynastiques : le badarien (– 4300 à – 3800), la période de Nagada I^{er} ou d'Amratien (– 3800 à – 3500), celle de Nagada II ou de Gerzéen (– 3500 à – 3200), puis celle de Nagada III, ou protodynastique (– 3200 à – 3000). La culture badarienne est essentiellement connue par ses cimetières bien qu'une quarantaine de secteurs d'habitats ussent également été mis au jour. Celle-ci semble surgir à la fin du V^e millénaire sans que rien ne l'ait annoncée. Les badariens apportent avec eux les acquis du néolithique ainsi qu'une connaissance du cuivre sans doute issu du Sinaï et du désert oriental. La question de leur origine reste soumise à caution. Leurs cimetières préfigurent déjà ce que va être le monde des morts de l'Égypte pharaonique. On est bien moins renseigné sur les structures d'habitat et sur l'économie de cette population. Néanmoins trois points ont retenu l'attention des chercheurs : la prédominance des espèces végétales sauvages par rapport aux espèces cultivées (par exemple le blé et l'orge) ; le stockage en fosse qui rappelle celui pratiqué au néolithique dans le Fayoum ; des habitats qui paraissent relativement mobiles. Ainsi la culture badarienne, installée principalement en Moyenne-Égypte, pratiquait un mode de subsistance mixte, où l'économie de prédation jouait encore un rôle important. Les badariens fréquentaient les pistes que constituaient les ouadis entre le Nil et la mer Rouge. Ils rapportèrent vraisemblablement de ces expéditions

de nombreux coquillages marins, que l'on retrouve dans les tombes, la malachite et la pierre de *bekhen* dont étaient faites les premières palettes. Lors de fouilles menées entre le village de Deir Tasa et de Mostaggeda par G. Brunton, une cinquantaine de sépultures ont été mises au jour qui présentent des artefacts particuliers. Ce groupe a été nommé, par son découvreur, *tasien*. Il a longtemps été considéré comme un simple aspect local du badarien. Néanmoins ce point de vue généralement admis a été remis en question par W. Kaiser qui considère l'ensemble tasien comme une entité séparée du badarien, entité par laquelle les influences de Basse-Égypte auraient filtré vers la zone nagadienne. L'existence d'une entité culturelle distincte ne semble pouvoir être déduite, comme le souligne B. Midant-Reynes, d'un seul artefact particulier trouvé dans un contexte funéraire alors que les informations sur l'habitat sont inexistantes pour l'instant.

C'est en Haute-Égypte que se développent les civilisations nagadiennes. La première époque de Nagada (Nagada I^{er} ou Amratien) englobe et développe la culture badarienne. L'habitat croît de manière substantielle. Dans le niveau amratien d'Hemamieh, les restes de neuf structures circulaires en terre crue ont été exhumés. Les études sur ce site suggèrent par ailleurs des occupations prolongées sur plusieurs générations. Les restes végétaux sont abondants, essentiellement issus d'espèces cultivées. De même, les restes d'animaux domestiques semblent plus nombreux. La continuité entre le badarien et le nagadien s'inscrit principalement dans les pratiques funéraires avec toutefois quelques éléments spécifiques de l'époque nagadienne. L'industrie de la pierre amorce son extraordinaire développement par exemple à travers la fabrication des palettes à fard. Le processus de différenciation sociale à travers les tombes, déjà amorcé au badarien, s'accroît dans les nécropoles amratiennes ainsi qu'entre les différents cimetières nagadiens qui préfigurent déjà l'émergence de centres de rayonnement comme Nagada, Hiérakonpolis et Abydos.

La Basse-Égypte possède, à cette même période, une culture propre qui se développe à partir de son centre, Bouto, ville proche du littoral méditerranéen entre – 3900 et – 3400. Ce n'est que dans les années 1970-1980 que les chercheurs ont mis en évidence l'ensemble dénommé « Maadi-Bouto ». Ici, les structures d'habitats dominent alors que les nécropoles sont plutôt rares. L'étude du matériel retrouvé sur le site de Maadi (actuellement situé dans la banlieue du Caire) démontre une

influence venue du monde levantin. Les Maadiens étaient des agriculteurs-éleveurs. Les origines prédynastiques de Bouto n'ont été mises en évidence que dans les années 1980 par l'Institut allemand d'archéologie sur le site de Tell el-Fara'in. Sept niveaux d'occupation, qui permettent de suivre les étapes de cette époque de formation, ont été dégagés sans discontinuité du prédynastique à l'Ancien Empire. Des influences mésopotamiennes sont visibles dès les débuts de l'occupation du site. Les sites de Bouto et de Maadi montrent également à travers leurs matériels céramiques que les populations ont été en contact avec les cultures qui se développaient à cette époque en Haute-Égypte.

C'est en Basse-Égypte que l'économie de production fut vraisemblablement adoptée, adaptée et diffusée vers la Haute-Égypte, l'époque badarienne servant probablement de relais. La place de la production agricole fut beaucoup plus importante dans les cultures de Basse-Égypte qu'en Haute-Égypte à la même époque. De plus les communautés de Basse-Égypte étaient faiblement hiérarchisées. Un des faits marquants de la période Nagada II fut l'extension de la culture nagadienne à l'ensemble de la vallée, vers le nord jusqu'au Delta et vers le sud, jusqu'au-delà de la 1^{re} cataracte. À cette époque l'Égypte connut une unité culturelle. Il fallut attendre la fin de la deuxième phase de Nagada pour que, dans l'ensemble de la vallée du Nil, l'économie mais aussi les structures sociales dépendissent presque exclusivement du cycle agricole. L'industrie de la pierre continua son évolution afin d'aboutir à l'art de la statuaire pharaonique. Les populations tendaient à se sédentariser vers la plaine alluviale afin de mieux profiter des bienfaits de la crue du Nil. De plus, le phénomène de hiérarchisation s'accroît, ce qui généra la constitution d'élites qui cherchèrent à se distinguer à travers l'accumulation et l'ostentation, visibles dans les nécropoles. La concentration des tombes d'élites domine en Haute-Égypte à Abydos, à Nagada et à Hiérakonpolis, attestant l'émergence de centres de pouvoir qui allaient par la suite jouer un rôle dans la naissance de l'État pharaonique.

III. Le protodynastique et la question de l'unification politique

À partir de – 3300 environ, l'ensemble des phénomènes amorcés dès le début de la période prédynastique s'accéléra. Des signes de ce changement se manifestent à travers la disparition de plusieurs types d'objets caractéristiques de la préhistoire et le développement ainsi que l'apparition de différentes catégories de production. Ainsi, sous l'impulsion des relations avec le monde oriental, la glyptique (étude des sceaux et des empreintes de sceaux) se développa. C'est également à cette période qu'apparurent les premiers signes d'écriture. Les manifestations de hiérarchisation sont de plus en plus visibles. À Nagada, Hiérakonpolis, Elkab et Abydos, on peut noter, non plus la présence de simples tombes mais la constitution de véritables cimetières d'élites. Située sur la rive ouest du Nil, face au débouché du ouadi Hammamat, Nagada tirait notamment ses richesses et son rayonnement des mines de cuivre et d'or du désert oriental. Dès le prédynastique, Hiérakonpolis se posa en rivale de Nagada. Comme cette dernière, elle avait accès aux ressources minières du désert oriental, mais, tournée vers le sud, elle a été chercher les richesses africaines de Basse-Nubie qui étaient gérées par les populations du groupe A (voir p. 55). Abydos, la plus au nord, présente les vestiges de cimetières et de villages. Il semble que, dès Nagada I^{er}, Abydos constituait un lieu privilégié où étaient inhumés de grands personnages. Par la suite, à Nagada II et III, ce sont des individus au pouvoir affirmé qui y sont enterrés. C'est là dans le cimetière d'Oumm el-Qaab que se trouvent les tombes des premiers rois de l'Égypte. Bouto, dans le Delta, présentait à cette période de fortes influences culturelles venant de Haute-Égypte même si la ville restait un important centre de pouvoir.

Selon une tradition, sans doute conçue au début du Nouvel Empire, le roi légendaire Ménès aurait créé l'État égyptien en menant ses armées de Haute-Égypte à l'assaut du royaume de Basse-Égypte, installant à la suite de sa victoire sa capitale à Memphis. Selon les travaux des égyptologues, ce pharaon est soit identifié à un roi existant (Narmer ou Aha) soit à un personnage mythique. Il est néanmoins à peu près certain que l'unité de l'Égypte ne s'est pas faite sous le règne d'un seul roi et que les fondements de celle-ci sont à rechercher bien avant. L'unification des deux terres est progressive. Elle s'est effectuée entre les grandes villes du sud (Hiérakonpolis, Nagada et This) pour se terminer au profit des princes originaires de This. Les raisons de l'émergence de cette dynastie thinite restent obscures. La plupart des documents de cette période de transition proviennent, en effet, de Hiérakonpolis, ville qui

connut un grand développement avant l'unification. Ce passage de la préhistoire à l'histoire s'est-il fait de façon pacifique ou à travers une guerre ? C'est de guerre que parle l'un des premiers documents écrits de l'histoire égyptienne – la palette de Narmer – qui montre le roi du Sud écrasant le Nord. Mais ce caractère violent n'est pas corroboré par la documentation archéologique. À ce propos, l'analyse de la documentation gravée (palettes, manches de couteaux) qui caractérise Nagada III est incontournable. Au travers de cette documentation, deux groupes qui se suivent chronologiquement peuvent être formés : dans le premier, les éléments des scènes ne présentent aucune différenciation de taille ; dans le second, l'espace est structuré et les distinctions hiérarchiques s'imposent. L'univers gravé à la dernière époque de Nagada exprime une montée progressive de la violence et l'ascension d'une élite. Ainsi, l'unification apparaît moins comme une conquête que comme une assimilation du Nord par le Sud dont la guerre est une des modalités. Des fouilles menées dans le cimetière d'Oumm el Qaab (This) ont mis en lumière un nouvel aspect de cette période de transition. Iry-Hor, Ka et Scorpion sont quelques-uns des rois antérieurs à la I^{re} dynastie dont les noms nous sont parvenus, même si, pour certains d'entre eux, nous avons des hésitations sur la lecture de leurs noms. Les égyptologues regroupent généralement ces souverains sous l'appellation « dynastie 0 ». La tête de massue du roi Scorpion découverte à Hiérakonpolis où le souverain figure coiffé de la couronne blanche (symbole de la Haute-Égypte) suggère que ce dernier ne gouvernait que sur une partie de l'Égypte. Narmer est le premier souverain à porter successivement la couronne blanche et la couronne rouge.

Ainsi l'unification politique de l'Égypte s'est effectuée progressivement sur plusieurs siècles. Toutefois, il n'existe pas, à ce jour, de consensus concernant la datation d'un pouvoir unifié placé sous l'autorité d'un seul roi. Les rois de la dynastie 0 gouvernaient-ils sur une partie ou sur l'ensemble de l'Égypte ?

IV. Les débuts de la période historique : les dynasties thinites

Les deux premières dynasties de l'Égypte qualifiées de « thinites » le sont en fonction de leur lieu d'origine supposée : This ou Thinis. Cette ville n'est pas localisée avec précision, mais les égyptologues la situent aux abords d'Abydos. Notre approche de cette époque de formation s'appuie exclusivement sur les informations fournies par les annales de la Pierre de Palerme ainsi que par les sépultures découvertes à Saqqara et à Abydos et le matériel qu'elles ont livré (les cylindres et leurs empreintes). Pour la I^{re} dynastie, des tablettes en ivoire, présentant une grande richesse de renseignements, ont été découvertes dans les tombes royales. De façon générale, la titulature royale y est inscrite ainsi que les informations concernant l'administration. Les grands événements du règne y sont également répertoriés, qu'ils soient religieux, politiques ou économiques. Sur le reste, l'usage de l'écriture en étant encore à ses débuts, la documentation thinite est peu bavarde. C'est au cours de cette période que la civilisation égyptienne acheva de prendre ses caractéristiques définitives. Parmi ces éléments, ceux en rapport avec le souverain sont les plus clairement identifiables. L'identification d'un souverain égyptien repose avant tout sur la lecture de sa titulature. Celle-ci se constitue d'un ensemble de noms, de titres et d'épithètes qui définissent à la fois le souverain et son programme de règne. Dans sa forme définitive, la titulature royale se compose de cinq noms : un nom d'homme reçu à la naissance et quatre noms de fonctions acquis lors de la promotion sacrale. Dès la I^{re} dynastie, trois noms sont employés pour nommer le pharaon : le nom d'Horus inséré dans un *serekh*, un titre dit « des [celui des] deux maîtresses (ou *nebtj*) » par lequel le souverain est placé sous la protection de la déesse vautour Nekhbet d'Elkab, en Haute-Égypte, et de la déesse cobra Ouadjet de Bouto, en Basse-Égypte, et le nom de roi de Haute- et Basse-Égypte qui rappelle la dualité de l'Égypte. Pour l'époque thinite, nous disposons de peu d'informations concernant le principe de succession au trône. S'agit-il d'une succession de père en fils ou d'une succession entre frères ? Les liens familiaux qui unissent les souverains des deux premières dynasties restent obscurs. Néanmoins, dès les débuts de l'histoire égyptienne, la reine, si elle est fille de roi, paraît déjà jouer un rôle capital dans la transmission du pouvoir. Huit pharaons se succédèrent au cours de la I^{re} dynastie. Le règne de Adjib, sixième pharaon de la I^{re} dynastie, est le moins connu. Selon la documentation, la II^e dynastie se compose de neuf à onze souverains. Les renseignements concernant cette dynastie sont beaucoup moins nombreux. La plupart des sépultures des souverains qui la composent ont disparu ou n'ont pas été retrouvées. De même, l'usage des tablettes récapitulatives des

événements du règne ne semble plus attesté à la II^e dynastie. De cette chronologie incertaine, seuls les noms et l'ordre de succession des quatre premiers pharaons (Hotepsekhemoui, Nebrê, Nineter et Ouneg) sont assurés. Les renseignements fournis par les annales de la Pierre de Palerme ne concernent qu'une petite partie du règne de Nineter. Les lieux de résidence et d'inhumation des souverains de la I^{re} dynastie sont incertains. Deux mastabas ont pu être identifiés pour chaque pharaon de la I^{re} dynastie (à l'exception de Semerkhet qui n'a qu'une sépulture à Saqqara), l'un à Saqqara (au nord à proximité de Memphis) et l'autre à Abydos (au sud à proximité de This ou Thinis). Deux hypothèses principales ont été avancées par les chercheurs. Les tombes de Saqqara seraient les véritables sépultures de la I^{re} dynastie, celles d'Abydos ne seraient que des cénotaphes, élevés à leur mémoire en tant que pharaons de Haute-Égypte. Par opposition, les tombes d'Abydos seraient bien celles des pharaons de la I^{re} dynastie, et celles de Saqqara appartiendraient à des très hauts fonctionnaires, sans doute proches parents des souverains. Encore aujourd'hui la question reste ouverte. Dès l'époque thinite, le rôle de la femme de la cour royale est à souligner. Prenons l'exemple unique de la reine Merneith qui possède, comme les pharaons de la I^{re} dynastie, deux sépultures, l'une à Saqqara, l'autre à Abydos. La richesse du mobilier et les dimensions de ses tombes démontrent son rôle important au sein de la royauté. Sur des empreintes de sceaux-cylindres, elle est présentée comme la mère du roi Den. Une partie de son nom apparaît également sur la Pierre de Palerme, comme mère de Den. Son rôle de mère royale semble donc attesté. Cet ensemble d'indices conduit à s'interroger sur les limites de ses prérogatives royales. A-t-elle été uniquement régente, fait généralement admis, ou a-t-elle exercé la fonction de pharaon ? En effet, W. B. Emery suppose que la reine Merneith était le troisième pharaon de la I^{re} dynastie. Si cette reine a effectivement régné, cela démontrerait que l'exercice du pouvoir par une femme fut possible dès les débuts de l'histoire égyptienne. La découverte de deux stèles funéraires dans le mastaba de la reine Merneith amène également à s'interroger sur son rôle au sein de la royauté. La composition de la stèle funéraire qui a été conservée est assez proche de celle des rois thinites à la seule différence près que le nom royal n'est pas enfermé dans un *serekh* ni surmonté du faucon Horus. Cela renforce l'idée que la reine Merneith a eu un rôle atypique au sein de la royauté thinite. Même s'il est évident que la reine Merneith a occupé une place « hors du commun », l'absence de titre pour la

définir, hormis celui de mère royale, ne permet pas de déterminer précisément quelle était sa véritable fonction. Un élément troublant pour le moins est l'attestation de fonctionnaires spécifiquement attachés à la reine et différents de ceux de son fils. La reine a donc probablement été au moins régente. Quelle est alors la raison du changement d'administrateurs sous le règne de Den ? A-t-il voulu se démarquer du règne précédent, et si oui, pourquoi ? Une autre reine est également considérée par les égyptologues comme régente : Neithhotep, femme de Aha.

Les actes de confirmation du pouvoir royal sont également à analyser. Djer, troisième souverain de la I^{re} dynastie, attachait une grande importance aux actions confirmant l'unification de l'Égypte et le caractère double de la monarchie. Il a notamment célébré des cérémonies de « purification des deux terres ». Il semble être l'un des premiers à célébrer une *Fête-Sed* (ou jubilaire). Cette cérémonie, célébrée après trente ans de règne, permet de réaffirmer le pouvoir du souverain en simulant sa mort fictive et sa renaissance. L'existence conjointe d'une monarchie couvrant l'ensemble du territoire égyptien et d'une organisation étatique est aisément identifiable dès le règne de Narmer. Sont datées de l'époque thinite les premières attestations de recensements de bétail doublés de ceux des terres, des populations et des métaux qui s'effectuaient tous les deux ans. Les documents de l'époque thinite attestent que, au moins dès la fin de la I^{re} dynastie, les impôts furent régulièrement levés pendant la fête appelée le « service d'Horus ». Ainsi, l'organisation administrative était déjà mise en place à la fin de l'époque thinite. Dès le règne de Aha, le pharaon, qui désormais règne sur l'ensemble de l'Égypte, entreprit une politique de guerre contre ses voisins nubiens et libyens et maintint des liens commerciaux avec l'étranger. Les annales de la Pierre de Palerme font notamment mention de bateaux en cèdre venant de syro-palestine. En l'an 23 de son règne, Djer remporta une victoire sur les « Asiatiques » qu'il « massacra ». Une inscription rupestre du Gebel Cheikh Souliman (au nord de la 2^e cataracte) prouve que, dès la I^{re} dynastie, l'armée égyptienne était capable de mener des raids en profondeur jusqu'à la porte de la Haute-Nubie, et que l'Égypte pouvait contrôler la Basse-Nubie depuis Éléphantine jusqu'à ce qui serait bientôt Bouhen. Même si les Égyptiens rapportaient butins et prisonniers de Nubie, l'exploitation du pays ne semble pas structurée à cette époque. Il s'agit plutôt d'actions ponctuelles pour pacifier la région et garder le contrôle sur quelques

grands centres d'échanges. Par ailleurs, le roi Den (cinquième pharaon de la I^{re} dynastie) entreprit plusieurs campagnes militaires hors de la vallée, contre les Asiatiques et les nomades du Sinaï. À la fin de l'époque thinite, les fondements de la civilisation égyptienne étaient en place. L'Ancien Empire développa et affermit ces principes égyptiens.

Chapitre III

Des premières pyramides aux Hyksos

À la suite de l'époque thinite s'ouvrit une période de prospérité pour l'Égypte : l'Ancien Empire. Il n'existe pas de rupture politique entre la fin de l'époque thinite et le début de l'Ancien Empire. En effet, il semble que des liens dont on ne connaît pas la nature unissent le dernier pharaon de la II^e dynastie et le premier de la III^e. Le rayonnement de cette période est souvent associé à la réalisation des trois grandes pyramides de Giza qui appartiennent respectivement à trois souverains de la IV^e dynastie : Chéops, Chéphren et Mykérinos. Ce fut également l'époque de nombreuses innovations techniques dont l'illustration la plus flagrante est peut-être la construction de la pyramide à degrés de Djéser, souverain de la III^e dynastie, par l'architecte Imhotep. La fin de l'Ancien Empire fut marquée par une perte d'influence du pouvoir monarchique. La montée sur le trône d'une reine, Nitocris, constitua la matérialisation d'une fin de dynastie difficile. Par la suite, l'Égypte connut sa Première Période Intermédiaire, caractérisée par un éclatement du pouvoir entre plusieurs dynasties parallèles. Cette Première Période Intermédiaire marqua profondément les mentalités égyptiennes. Ce phénomène est notamment visible à travers l'apparition d'un nouveau style littéraire que les spécialistes nomment « littérature pessimiste » et qui se développa au début du Moyen Empire. On peut notamment citer le *Dialogue du désespéré* tantôt daté de la Première Période Intermédiaire tantôt de la XII^e dynastie. L'auteur s'interroge sur l'opportunité de vivre dans une société telle qu'elle est devenue. Il regrette les temps anciens où l'Égypte était au sommet de sa grandeur. On peut voir à travers ce récit la trace des années de guerre civile et de famine, consécutives à la dégradation des valeurs pharaoniques. Le Moyen Empire, qui s'ouvrit sur la réunification du pays, fut donc marqué par la période qui l'a précédé. Celui-ci vit l'édification d'une monarchie qui perdura pendant près d'un

millénaire. Il reprit l'héritage de l'Ancien Empire mais en l'adaptant aux enseignements des temps de crises. La fin du Moyen Empire est plus difficile à dater. En effet, la XIII^e dynastie est, selon les auteurs, classée tantôt au Moyen Empire tantôt à la Deuxième Période Intermédiaire. Cette Deuxième Période Intermédiaire fut marquée, comme la première, par l'éclatement du pouvoir mais cette fois causé par l'incursion de populations étrangères sur le territoire égyptien. L'Égypte fut alors gouvernée par des dynasties parallèles, mais cette fois une population venue de l'Asie (les Hyksôs) joua un rôle majeur en Égypte.

I. L'Ancien Empire

L'Ancien Empire fut une période de stabilité, considérée par les anciens Égyptiens eux-mêmes comme un âge d'or de leur civilisation. Très souvent par la suite, ils ne cessèrent de se référer aux valeurs de cet âge d'or. L'Égypte, au cours de cette période, connut une relative paix intérieure, ponctuée uniquement de quelques campagnes militaires. L'Ancien Empire se divisa en quatre dynasties (de la III^e à la VI^e dynastie) dont la résidence royale et le siège du gouvernement furent à Memphis. Memphis se situe à une vingtaine de kilomètres de la ville moderne du Caire. Sa place privilégiée au cours de l'histoire égyptienne tint à sa situation stratégique, à la charnière de la Haute- et de la Basse-Égypte. Selon la tradition, Memphis aurait été fondée par le premier pharaon égyptien Ménès. Memphis était également un grand centre religieux où l'on célébrait notamment le culte de Ptah.

1. Les souverains

La III^e dynastie est encore mal connue. L'identité et la succession des souverains sont souvent divergentes, voire contradictoires. Djéser et Imhotep sont les personnalités les mieux connues principalement à travers la documentation tardive. Les annales de l'Ancien Empire n'ayant pas gardé le souvenir des noms des souverains de la III^e dynastie, il est difficile de reconstituer l'ordre de succession au trône de ses rois. Par exemple, la question de l'identité du fondateur de la dynastie n'apparaît aujourd'hui pas encore résolue. Des recherches récentes semblent avoir démontré, après l'analyse de la documentation épigraphique et archéologique, que Djéser est le premier roi de la

dynastie et non Nebka. Les archives du Nouvel Empire placent Nebka comme le fondateur de la dynastie. Il faut noter que Djéser, nom fréquent dans la tradition égyptienne, est absent de la documentation contemporaine de la III^e dynastie sous cette appellation. Il semble que, à la III^e dynastie, Djéser doit être identifié au roi Netjerikhet. La découverte d'empreintes de sceaux au nom de Netjerikhet dans la tombe du dernier souverain de la II^e dynastie est un des arguments en faveur de l'identification du fondateur de la III^e dynastie, en la personne du pharaon Djéser. Les pharaons de la III^e dynastie régnèrent à partir de Memphis et consolidèrent les fondations de la civilisation égyptienne classique. Les sources contemporaines directes proviennent presque essentiellement des complexes funéraires royaux qui connurent alors un développement et une importance nouvelle.

La IV^e dynastie présente sensiblement les mêmes caractéristiques. C'est le fondateur de la dynastie, Snéfrou, qui nous est le mieux connu. Bien évidemment, il faut citer les propriétaires des trois grandes pyramides de Giza (Chéops, Chéphren et Mykérinos) qui ont surtout laissé des traces monumentales. Des changements déjà amorcés à la IV^e dynastie prennent une ampleur plus importante à la V^e dynastie. L'origine de cette dynastie a fait l'objet d'un récit fantastique, écrit au Moyen Empire et compilé dans ce que l'on appelle le papyrus Westcar. L'un des contes de ce recueil comporte l'annonce au roi Chéops, par un magicien, de l'extinction de sa lignée sur le trône d'Égypte au profit de la descendance d'un prêtre de Rê. L'épouse de ce dernier aurait conçu avec le dieu solaire trois enfants (Ouserkaf – fondateur de la dynastie –, Sahourê et Néférirkarê) destinés à régner successivement sur le pays. Malgré ce récit, la V^e dynastie ne semble pas avoir eu une origine roturière. L'ordre de succession de cette dynastie ne pose pas vraiment de problème.

L'origine de la VI^e dynastie et de son fondateur Têti est inconnue. Cette période fut marquée par deux longs règnes, celui de Pépi I^{er} (cinquante ans) et celui de Pépi II (soixante-quatre ans). Cette dynastie fut tout autant que les autres une période d'épanouissement des institutions monarchiques. Néanmoins, c'est à la fin de cette dernière que l'État égyptien connut sa première crise majeure. Aucune crise ne paraît troubler la succession dynastique avant la fin du règne de Pépi II. La VI^e dynastie s'achève sur le règne d'une femme, Nitocris, signe d'une

époque troublée. On ne connaît aucun document contemporain au nom de Nitocris, seulement des traditions tardives.

L'action des souverains du début de l'Ancien Empire est surtout connue à travers les témoignages monumentaux encore visibles aujourd'hui. Le développement de la documentation privée se fit essentiellement à partir de la V^e dynastie. À cette période, les témoignages s'enrichirent de récits édifiants sur l'action de fonctionnaires méritants. Il faut ainsi souligner l'inégalité du nombre des sources entre le début de l'Ancien Empire et la fin de la période. Ce phénomène ne s'explique pas obligatoirement par un manque d'activité des souverains du début de l'Ancien Empire mais peut-être par le hasard des découvertes et la multiplication des sources d'informations.

2. La politique intérieure

L'activité de bâtisseur est fondamentale pour le souverain égyptien. L'un des premiers actes de la première année de règne de Djéser fut d'engager les travaux de sa tombe. L'innovation technique et idéologique que représenta la construction de la pyramide à degrés à Saqqara en fit l'élément emblématique d'une période traduisant un changement d'échelle dans la représentation de la puissance monarchique. Ce complexe aux dimensions sans précédent est caractéristique de la généralisation de la construction en pierre, réservée auparavant à des éléments isolés. Le rôle de la sépulture royale dans le renforcement du pouvoir monarchique unifié se développa dans de larges proportions avec le règne de Djéser, grâce à la pyramide monumentale qui devint le symbole de la divinité du pharaon. Six projets successifs furent étudiés lors de l'édification de la pyramide à degrés de Djéser. À partir du quatrième projet l'architecte abandonna le projet de mastaba (forme classique de la sépulture royale à l'époque thinite) et eut l'idée de construire un monument à gradins. Mais c'est sous le règne de Snéfrou que la pyramide « vraie » fut réalisée. Plusieurs étapes furent nécessaires afin d'aboutir à cette édification.

Trois pyramides sont attribuées à ce souverain : un monument à degrés à Méïdoun, une pyramide dite « rhomboïdale » à Dachour sud et la pyramide parfaite de Dachour nord. Le maître d'œuvre du complexe funéraire de Djéser, Imhotep, est surtout connu par des documents postérieurs, hormis son nom qui apparaît sur le socle d'une statue de

Djéser datant de la III^e dynastie. La popularité de ce grand personnage fit qu'il fut divinisé à partir de l'époque saïte (XXVI^e dynastie). La plupart des monuments de ce complexe constituaient un décor destiné à la vie éternelle du roi mort. Le thème de la *Fête-sed* pour perpétuer son souvenir est présent non seulement dans les composantes architecturales mais aussi dans certains reliefs de l'édifice. On peut reconstituer les étapes marquantes de cette cérémonie à partir des représentations dont nous disposons. Le pharaon partait en procession à la rencontre des effigies des « enfants royaux » vêtu d'un court manteau. Ce vêtement est spécifique à ce rituel. Ensuite, le roi se place simultanément des deux côtés du pavillon jubilaire, tour à tour en roi de Haute-Égypte et en roi de Basse-Égypte, soulignant ainsi la dualité de l'Égypte. Il y recevait l'hommage des dignitaires et du peuple d'Égypte. À ce moment de la cérémonie, le pharaon contemplait le défilé des tribus apporté à cette occasion. Afin de démontrer sa force physique, le souverain effectuait une course rituelle, en pagne à queue postiche. Idéalement, cette célébration du jubilé ponctuait un cycle de trente ans de règne. Mais ce délai n'est pas toujours respecté. Après la célébration de cette première *Fête-sed*, la cérémonie se reproduisait mais cette fois de façon plus régulière, seulement quelques années après la première. La préparation d'une *Fête-sed* monopolisait bien évidemment beaucoup d'hommes et de ressources du pays. Au demeurant, au cours de sa destinée dans l'au-delà, le pharaon devait pouvoir continuer à célébrer ce rituel. Ainsi, les édifices factices placés dans l'enceinte de la pyramide à degrés de Djéser visaient à assurer au roi la possibilité de fêter ses jubilé dans l'au-delà. Sous la V^e dynastie, d'Ouserkaf à Menkaouhor, six rois successifs firent ériger des temples solaires à proximité de leur temple funéraire. Ces lieux de culte, presque entièrement à ciel ouvert, étaient dominés par un obélisque monumental. C'est, en effet, sous la V^e dynastie que le roi entra dans un rapport de filiation avec le dieu Rê. Le temple solaire en est la matérialisation architecturale. Ce temple était en relation étroite avec le temple funéraire et lui versait les offrandes après leurs consécration. Des archives ont été découvertes dans le temple funéraire de Néférirkarê. Elles se composent pour l'essentiel de tableaux de services, d'inventaires, de comptabilités et de listes de fonctionnaires. Ces archives fournissent des éléments solides sur le rôle des complexes funéraires royaux ainsi que sur les institutions qui étaient en rapport avec eux. Ces archives attestent notamment de livraisons au temple funéraire provenant du temple solaire du pharaon. Les tableaux de services et les comptabilités mettent en évidence un transport de vivres quotidien entre

le temple solaire et le temple funéraire. Sous le règne d'Ounas (dernier souverain de la V^e dynastie), un changement s'opère dans les complexes funéraires royaux. En effet, c'est dans la pyramide du roi Ounas que nous trouvons la plus ancienne version des textes des pyramides, formules dont la récitation permet au roi mort d'échapper aux dangers et de rejoindre le ciel.

Au début de l'Ancien Empire se développèrent les structures administratives héritées de l'époque thinite. Désormais, les scribes intervinrent à tous les niveaux de l'administration témoignant d'une volonté accrue de contrôle, d'enregistrement et d'archivage. La plus haute fonction de l'État, le vizirat, n'est pas connue avant la II^e dynastie et se développa surtout à partir de l'Ancien Empire. L'institution du Grenier, qui centralisait les productions agricoles issues de l'imposition, n'apparut pas avant la III^e dynastie signalant peut-être un changement dans le volume des produits gérés. Le département, le plus structuré au début de l'Ancien Empire, semble être le Trésor, déjà attesté au début de l'époque thinite. La plupart des grands bureaux de l'administration centrale furent en place au début de l'Ancien Empire. Dès la III^e dynastie, l'administration provinciale se structura. Les institutions provinciales dépendaient directement des milieux gouvernementaux. Ce n'est que sous la VI^e dynastie que la plupart des titres de hauts fonctionnaires de l'administration centrale sont attestés en province. L'exploitation des déserts fut confiée aux nomarques qui devinrent les agents du souverain dans ces contrées lointaines. Entre la IV^e et la VI^e dynastie, le développement économique du pays induit le passage d'un milieu gouvernemental restreint surtout placé entre les mains des membres de la famille royale à une organisation étatique plus complexe où l'on note la multiplication des fonctions désormais aux mains de familles et de groupes sociaux divers.

3. La politique extérieure

Pendant l'Ancien Empire, l'Égypte est essentiellement en rapport, pacifique ou conflictuel, avec les États immédiatement voisins de son territoire, qu'il s'agisse de tribus réunies sous l'autorité de princes indigènes, comme en Libye et en Nubie, ou de cités-États comme Byblos et Ebla. Les textes témoignent de l'intérêt constant de l'Égypte pour la Basse-Nubie dès l'époque thinite. Après la disparition des populations du

groupe A (peut-être provoquée par les campagnes militaires menées par les souverains de l'époque thinite), les Égyptiens prennent le contrôle des sources de matières premières et des voies commerciales. La politique nubienne égyptienne est modifiée dès les débuts de la IV^e dynastie. L'installation permanente des Égyptiens en Nubie, attestée jusqu'à Bouhen et sur la 2^e cataracte, semble avoir suivi les campagnes de Snéfrou. Fondateur de la IV^e dynastie, Snéfrou mena une campagne militaire qui pénétra profondément en Nubie et s'acheva par la capture de 7 000 prisonniers et 200 000 têtes de bétail. L'activité égyptienne en Nubie fut particulièrement intense pendant les IV^e-V^e dynasties. Bouhen, la colonie la plus importante de l'époque, avait peut-être déjà la fonction de ville-comptoir, rôle qu'elle joua au Moyen Empire. La classification des cultures de Basse-Nubie établie au début du xx^e siècle atteste l'existence consécutive de deux groupes de populations dans la région entre la I^{re} dynastie et la fin de l'Ancien Empire. Le groupe A semble occuper la Basse-Nubie jusqu'à la I^{re} dynastie. Le groupe C, quant à lui, apparaît à la VI^e dynastie, ou plus tôt à la fin de la V^e dynastie. Ainsi l'idée a longtemps prévalu que les souverains du début de l'Ancien Empire s'étaient installés dans une région vide de population autochtone. Or la documentation égyptienne est en contradiction avec les données archéologiques nubiennes. Les textes égyptiens donnent l'image d'un pays peuplé à travers les chiffres donnés dans la Pierre de Palerme pour la campagne militaire de Snéfrou. Ainsi, les textes de la IV^e dynastie sous-entendent une occupation dense des rives du fleuve. Par ailleurs à partir de la III^e dynastie, l'Égypte prit le contrôle des mines de cuivre et de turquoise du ouadi Maghara (Sinaï) où elle installa un village. Dans le Sinaï, sur le site de Sérabit el-Khadim, les souverains n'intervenaient que sous la forme d'expéditions temporaires. Pendant l'Ancien Empire, les relations commerciales entre l'Égypte et la Syrie sont notamment attestées à partir du règne de Snéfrou pour lequel la Pierre de Palerme enregistre une livraison massive de bois de construction. Les relations commerciales avec Byblos et Ebla sont également présentées dans la documentation de l'Ancien Empire. Les actions militaires à l'Ancien Empire s'exercent en direction de la Nubie, de la Libye et probablement des cités asiatiques. Toutefois, nous disposons de très peu de témoignages directs de ces actions agressives vers l'étranger. Dans le complexe funéraire du roi Sahourê, à Abousir, des bas-reliefs commémorent la défaite des ennemis. Toutefois il n'y a pas réellement de récit narratif. Dans certains de ces reliefs, on peut reconnaître, assez

difficilement, une expédition en Asie qui correspond vraisemblablement à celle mentionnée dans la Pierre de Palerme. Cette correspondance pourrait confirmer une activité militaire réelle sous le règne de Sahourê.

En général, le motif de déplacement des Égyptiens à l'étranger était avant tout d'ordre économique. Les troupes militaires engagées dans ces expéditions n'intervenaient que ponctuellement pour ramener le calme dans le pays concerné. Dans la nécropole de Qoubbet el-Haoua, à proximité d'Assouan, la façade de la tombe de Hirkhouf est recouverte d'une longue inscription. On y trouve le récit des expéditions militaires et commerciales dirigées par cet envoyé de pharaon au sud de l'Égypte. Ces voyages ont été entrepris par Hirkhouf sur l'ordre du souverain Mérenrê (VI^e dynastie). Hormis l'attestation de la présence de nomarques dans les expéditions, ce texte fournit des renseignements inestimables sur la Nubie et sur ses relations commerciales avec l'Égypte au cours de l'Ancien Empire. Lors de son premier voyage, Hirkhouf chercha à trouver la route qui mène au pays de Yam (vraisemblablement au sud de la Nubie) afin d'en rapporter des produits précieux si convoités des souverains de l'Ancien Empire. Lors de son deuxième voyage, Hirkhouf pénétra un peu plus en Nubie et en rapporta une grande quantité de produits. Au cours de son troisième voyage, Hirkhouf rencontra le gouverneur de Yam qui était en guerre contre une autre tribu nubienne. Lors de ces deux derniers voyages, Hirkhouf ne fit aucune allusion à de quelconques frictions entre principautés nubiennes. Hirkhouf rapporta de ce troisième voyage une série de produits caractéristiques des productions nubiennes : encens, ébènes, peaux de panthères, défenses d'éléphants et boomerangs. L'envoyé du pharaon s'enorgueillit d'être intervenu lors de ce conflit. Il commença par vaincre le prince de Yam et en fit son allié face à la coalition formée par les princes d'Irtjet, Zatiou et Ouahat qui s'inclina. L'Ancien Empire reste une période durant laquelle peu d'actions militaires sont attestées.

II. La Première Période Intermédiaire

Après un millénaire de formation et de développement, la civilisation égyptienne semble perdre, en peu de temps, son unité et le contrôle du

nord du pays et notamment de sa « capitale » Memphis. La transition entre la fin de l'Ancien Empire qui connaît un relatif dynamisme et la Première Période Intermédiaire fut assez brutale. Le processus qui conduisit à cette remise en question est difficile à expliquer. Les raisons en sont vraisemblablement multiples et complexes. Cette période que les égyptologues appellent Première Période Intermédiaire compta quatre dynasties (de la VII^e à la X^e dynastie). Le début de la XI^e dynastie est également à placer dans cette période jusqu'au règne de Montouhotep II, réunificateur de l'Égypte et fondateur du Moyen Empire. La chronologie de cette Première Période Intermédiaire est très incertaine. Successions et durées de règnes sont difficiles à établir. La Première Période Intermédiaire peut se diviser en deux parties : VII^e et VIII^e dynasties qui s'inscrivirent dans la tradition memphite. Ensuite une période de partage du pouvoir entre, au nord, le royaume hérakléopolitain (IX^e et X^e dynasties) et, au sud, des nomarques plus ou moins indépendants, notamment ceux du royaume thébain (XI^e dynastie). Néanmoins, on ignore si la prise de pouvoir des thébains fut simultanée à celle de la dynastie hérakléopolitaine. Les différentes versions de Manéthon et la documentation contemporaine se contredisent, parfois de façon déconcertante. La documentation contemporaine, relativement abondante, est souvent difficile à dater avec précision. Les monuments portent rarement l'indication du pharaon régnant. On connaît néanmoins quelques noms de pharaons attestés par la documentation contemporaine comme Ity et Imhotep dont les noms figurent dans des inscriptions du ouadi Hammamat. De même Iby a laissé une pyramide inachevée à Saqqara. Cette documentation a été majoritairement retrouvée en province. Les monuments funéraires privés composent plus que jamais le corpus documentaire. Cette période voit disparaître temporairement les témoignages des initiatives architecturales du pouvoir central. Les événements historiques de cette Première Période Intermédiaire sont principalement connus à travers trois sources : l'enseignement de Mérikarê, œuvre littéraire des derniers rois hérakléopolitains, les autobiographies des nomarques d'Assiout et de Mo'alla, enfin des documents privés provenant de divers cimetières de la vallée. Les circonstances exactes de la rupture de l'intégrité territoriale ne sont connues qu'à travers des textes postérieurs. Le démembrement de l'unité territoriale semble s'être effectué à la suite d'un affaiblissement lent du pouvoir royal qui favorisa la montée en puissance des pouvoirs locaux. Le poids de ces pouvoirs locaux fut renforcé par la transmission héréditaire de la fonction de nomarque. Les nomaques s'associèrent entre

eux, formèrent des alliances qui évoluèrent avec le temps. À la fin de la Première Période Intermédiaire, les trois nomes les plus méridionaux défendaient les intérêts d'Hérakléopolis, tandis que les quatre nomes situés au nord de Thèbes (de Coptos à Abydos) étaient sous l'autorité de celle-ci. Deux pouvoirs s'affrontaient : la monarchie hérakléopolitaine, qui s'inspirait du modèle memphite, et l'alliance de nomes au sud du pays autour de Thèbes. Le seul personnage qui ait eu un rang de souverain en Égypte durant la Première Période Intermédiaire fut le roi d'Hérakléopolis. Le Canon de Turin nous livre les noms de 17 ou 18 souverains hérakléopolitains. Ainsi pour la tradition égyptienne, ces souverains hérakléopolitains furent considérés comme les représentants légitimes de la monarchie égyptienne à cette période. Ces deux puissances qui se manifestèrent alors, Hérakléopolis et Thèbes, avaient peu fait parler d'elles jusque-là. Pendant l'Ancien Empire Thèbes était une petite bourgade obscure qui ne se démarquait pas du reste des villes de la vallée. Avec la victoire des princes locaux thébains commença l'apogée de Thèbes. Sa puissance ne cessa de se développer jusqu'à la fin du Nouvel Empire. Une certaine forme de chaos régna en Égypte à cette époque. Le risque de famine dans le pays exige une organisation stricte de l'agriculture. Avec une cohésion rompue, les famines se multipliaient. L'absence du pouvoir central favorisa l'extension de certaines pratiques religieuses aux particuliers. Désormais, une relation directe s'instaurait entre le particulier et le dieu.

Les Antef, famille thébaine influente, sans pouvoir déterminer avec précision s'ils étaient nomarques, accédèrent avec Antef II et son fils et successeur Antef III à la royauté sur le sud du pays. Antef II, dont le règne fut long, était vraisemblablement le grand rival des princes hérakléopolitains. Son pouvoir s'étendait sur une importante région au sud de l'Égypte (d'Éléphantine à Thinis). Son règne fut marqué par une série d'actions politiques et militaires (décrite dans la stèle dite « aux chiens » retrouvée dans son tombeau) mais aussi par des activités architecturales et religieuses qui témoignent d'une reprise en main de la fonction royale au moins dans le sud du pays. Les règnes des Antef ouvrirent la voie à Montouhotep II, réunificateur de l'Égypte et fondateur du Moyen Empire.

1. Le Moyen Empire

Après la rupture de la Première Période Intermédiaire commence une ère de restauration d'un pouvoir centralisé qui dure au total cinq cents ans. Comme l'Ancien Empire, elle comporte une phase ascendante (XI^e dynastie), un apogée (XII^e dynastie) et une phase moins glorieuse mais assez longue (XIII^e dynastie) qui se termine à nouveau par l'invasion d'une partie du territoire égyptien. Le Moyen Empire est à la fois marqué par le souvenir d'un passé glorieux et les enseignements apportés par une période de crise. La victoire des princes thébains est à l'origine d'une prédominance religieuse, culturelle et politique de Thèbes sur l'Égypte. Cette ascension thébaine ne cessa qu'à la fin du Nouvel Empire. Les difficultés de l'historien face à cette période si riche qu'on l'a dite « classique » sont la pauvreté des sources architecturales et épigraphiques et le fait que le Moyen Empire nous est souvent connu par des sources postérieures.

2. Les souverains

Le lien de parenté entre Antef III et Montouhotep II ne fait aucun doute de même que la continuité monarchique entre les Antef et le nouveau souverain qui désormais gouverne sur l'ensemble de l'Égypte. Peut-être qu'à son avènement Montouhotep II ne gouvernait-il pas sur l'ensemble de l'Égypte mais il ne fait aucun doute qu'il fut le réunificateur de l'Égypte. Ce rôle lui confère une place particulière dans l'histoire égyptienne. Il fut particulièrement honoré par ses successeurs comme le furent Ménès et Ahmosis (fondateur du Nouvel Empire). Son fils et successeur Montouhotep III est très proche de lui. Le règne de Montouhotep IV est moins connu. Il est toutefois le dernier souverain de la XI^e dynastie. Selon toute vraisemblance, son vizir lui succéda sous le nom d'Amenemhat I^{er} et fonda la XII^e dynastie. Néanmoins, les conditions de son accession au trône restent obscures. Elles sont presque seulement connues à travers une œuvre littéraire à caractère politique : *La Prophétie de Néferty*. Elle décrit une situation certes désastreuse mais de manière si imprécise qu'elle empêche de la mettre en relation avec des événements concrets. Elle sert en tout cas de justification à l'annonce d'un sauveur qui n'est pas de sang royal originaire du I^{er} nome de Haute-Égypte. Ce personnage est présenté comme celui qui va restaurer les traditions monarchiques afin de rétablir la *Maât* (principe d'ordre et d'harmonie). La XII^e dynastie est celle des Amenemhat et des Sésotris. Trois règnes en particulier ont marqué cette dynastie : ceux de Sésotris

I^{er}, Sésostris III et Amenemhat III. Ces souverains de la XII^e dynastie marquèrent leur indépendance par rapport à leurs prédécesseurs notamment en promouvant à Thèbes un dieu dynastique, Amon, voué à un prodigieux avenir. De plus, ils créèrent une nouvelle capitale, Licht, au nord du pays. Ils n'en oublièrent pas pour autant leur passé et rendirent notamment hommage à leurs illustres prédécesseurs, les Montouhotep.

La XIII^e dynastie, généralement placée par les historiens dans la Deuxième Période intermédiaire, présente une continuité politique et administrative avec la XII^e dynastie (par exemple, ses souverains conservent leur lieu de résidence à Licht jusqu'à la fin de la dynastie). Néanmoins elle est également en rupture avec le Moyen Empire en particulier par le nombre élevé (environ 60) de souverains qui la composèrent et la brièveté de ces règnes. Le système monarchique appliqué sous la XIII^e dynastie était différent. En effet, il semble que toutes sortes de candidats furent admis à monter sur le trône. Néanmoins, les femmes continuèrent de jouer un rôle important dans la transmission du pouvoir. Aucune momie de souverain du Moyen Empire ne nous est parvenue qui nous permettrait d'avoir des informations complémentaires pour déterminer la durée des règnes de la période.

3. La politique intérieure

L'activité architecturale des souverains de la XI^e dynastie s'est principalement effectuée à leur propre profit mais dans le cadre des domaines respectifs des dieux d'Égypte. Montouhotep II se fit notamment ériger un temple funéraire à Deir el-Bahari. Ce monument de grande ampleur fut construit sur le domaine d'Hathor à Thèbes. Avant lui, les Antef, certainement limités dans leurs prérogatives royales, n'avaient pas laissé de trace de cultes monarchiques à leur profit. L'édifice de Montouhotep II présente quelques caractéristiques originales. Le temple intègre la tombe du souverain qui renfermait une statue du roi assis en costume de *Fête-sed* ainsi qu'un sanctuaire consacré au souverain. Les reliefs très fragmentaires traitent clairement de la *Fête-sed* du roi.

La manifestation la plus courante invoquée comme signe visible d'une corégence est la juxtaposition, sur un même document, de deux années

de règne appartenant à deux souverains consécutifs. La question d'une corégence a notamment été soulevée entre les deux premiers souverains de la XII^e dynastie : Amenemhat I^{er} et Sésostri I^{er}. Il a été généralement admis qu'en l'an 21 de son règne, Amenemhat I^{er} aurait élevé son fils Sésostri I^{er} à la royauté, inaugurant une corégence qui aurait duré dix ans. Cette théorie repose essentiellement sur la lecture de deux dates consécutives figurant sur un document d'un haut fonctionnaire nommé Antef. Néanmoins, l'interprétation du texte a été remise en question. Il ne faut sans doute pas lire deux dates mais deux durées de fonctions d'Antef à savoir trente ans sous Amenemhat I^{er} et dix ans sous Sésostri I^{er}. Ainsi l'idée d'une corégence entre les deux souverains doit être écartée même si le prince héritier avait déjà un rôle à jouer sous le règne de son père, comme chef militaire. Hasard des découvertes ou reflet de l'époque, les premiers vizirs du Moyen Empire sont connus pour le règne de Montouhotep II.

Avec la XI^e dynastie, on peut observer une remise en route progressive, mais parfois hésitante, des structures administratives. En effet, on peut relever l'attestation de titres particuliers que l'on ne rencontre plus par la suite. Cette situation est certainement le reflet d'une tâche lourde à laquelle ces souverains n'avaient peut-être pas été préparés. La majorité des vizirs de la XII^e dynastie sont attestés pour le règne de Sésostri I^{er}. Néanmoins il ne semble pas qu'il y ait eu plus d'un vizir en fonction à la fois. La plupart des secteurs administratifs attestés à l'Ancien Empire perdurent au Moyen Empire parfois en se développant. Le Trésor, par exemple, diversifie ces activités. L'institution est fortement impliquée dans l'exploitation des mines et des carrières d'Égypte. La direction de ces expéditions est souvent confiée à des hauts fonctionnaires en activité dans l'administration du Trésor. L'administration régionale est indissociable des structures gouvernementales. Il ressort d'une étude récente menée sur les nomarques sous le règne de Sésostri I^{er} que les relations entre les responsables locaux et Sésostri I^{er} étaient fondées sur la réciprocité. Sésostri I^{er} s'appuyait notamment sur des lignées dynastiques établies dans certaines régions depuis au moins la Première Période Intermédiaire. Par ce procédé, Sésostri I^{er} s'assurait la loyauté des chefs locaux et rendait possible le bon fonctionnement des institutions monarchiques au niveau des régions. En contrepartie, les nomarques du règne de Sésostri I^{er} eurent un statut élevé qui leur donna notamment la possibilité de faire bâtir, à leurs noms, de somptueux

monuments où ils firent état de leurs méthodes de gestion du nome, de leurs liens avec le roi, de l'autorité sur leurs contemporains par exemple. On attribue à Sésostri III une série de réformes administratives. Les unités administratives de référence ne furent plus les nomes ; les villes, les anciennes métropoles de nomes devinrent les unités territoriales de référence.

4. La politique extérieure

La reconquête du territoire fut évidemment la priorité des souverains de la XI^e dynastie. Ainsi les lettres d'Héquanakht attestent de la réorganisation du pays, notamment afin d'assurer le ravitaillement de la population et de la monarchie. Dès le règne de Montouhotep III, les expéditions vers les mines et les carrières recommencèrent, signe d'une reprise en main du territoire. En l'an 8 de Montouhotep III, une stèle commémore une expédition menée par le « directeur du Trésor » Hénénou vers le pays de Pount. Sous le règne de son successeur Montouhotep IV, d'autres expéditions sont également attestées. L'activité dans les mines et carrières d'Égypte est principalement attestée sous les règnes de Sésostri I^{er}, Sésostri III, Amenemhat III et Amenemhat IV. De nombreuses expéditions dans les mines de turquoise de Sérabit el-Khadim (Sinaï) sont attestées sous le règne d'Amenemhat III. À la XIII^e dynastie, les souverains envoyaient épisodiquement des expéditions dans les mines et les carrières du désert oriental et du Sinaï ainsi que dans les mines de galène du Gebel Zeit. La politique étrangère du Moyen Empire avait plusieurs objectifs : la défense des frontières, l'élargissement du territoire national ainsi qu'un apport essentiel à l'économie du pays en denrées et main-d'œuvre. L'Égypte dépend de ses voisins pour son approvisionnement en bois et pour toutes sortes de produits précieux. L'innovation du Moyen Empire dans ce domaine se plaça principalement dans la cohérence de la politique et dans l'ampleur des efforts consentis. Dès la XI^e dynastie, la Nubie fut intégrée au territoire égyptien. Mais c'est Sésostri I^{er} qui développa cette politique de contrôle des produits de cette terre du sud. En effet, c'est à lui ainsi qu'à Sésostri III que l'on doit la construction de la chaîne de forteresses sur la 2^e cataracte (Bouhen, Mirgissa, Semna par exemple). Ces forteresses qui abritaient d'immenses magasins permettaient vraisemblablement de contrôler le commerce avec les royaumes du sud. Par ailleurs, cet ensemble constitua également une ligne défensive. Ces forteresses installées sur la 2^e

cataracte possédaient chacune des caractéristiques spécifiques qui révèlent leur rôle respectif. Bouhen renferma la résidence du commandant et les logements des fonctionnaires ainsi que nombreux magasins qui la désignent comme le siège de l'administration centrale et un relais économique majeur. Avec Bouhen, Mirgissa était la plus grande forteresse de la 2^e cataracte. Elle se trouve actuellement sous les eaux du lac Nasser, ce qui empêche les archéologues de disposer de nouvelles données sur cet ensemble. Ces forteresses n'étaient pas seulement des unités administratives et économiques. Elles constituaient également un immense complexe stratégique. Mirgissa se composait notamment d'une citadelle, d'une ville fortifiée et d'abris portuaires. La présence d'une ville et d'une nécropole atteste de l'installation progressive de familles de colons, surtout à partir de la fin de la XII^e dynastie.

Les souverains du Moyen Empire semblent avoir mis une énergie particulière à s'investir au sud de l'Égypte. C'est sous le règne de Sésostri I^{er} que nous avons la première attestation de Kouch pour désigner ces populations du sud. Les guerres de conquête du territoire nubien furent principalement dues à Sésostri I^{er} et à Sésostri III. Sésostri III qui établit une frontière à Semna et à Koumma afin de contenir les populations du groupe C installées en Basse-Nubie et de se protéger de la pression du royaume de Kerma basé en Haute-Nubie. La nature exacte des rapports entre l'Égypte du Moyen Empire et les divers états du Bassin méditerranéen oriental reste très controversée. L'existence d'une diplomatie active entre les souverains égyptiens et leurs homologues étrangers de Syrie, de Palestine et de Crète est assurée. C'est ainsi que les informations de la politique « internationale » d'Amenemhat II dérivent d'informations dont la valeur est aujourd'hui fortement contestée, celles fournies par le trésor de Tôd. Dans les fondations du temple de Tôd a été déposé un trésor composé d'objets en métaux précieux, or, argent, dont certains de type égéen. On attribue ainsi au souverain égyptien des relations avec Pount, la Syro-Palestine et même avec Chypre.

III. La Deuxième Période Intermédiaire

Avec la Deuxième Période Intermédiaire, l'Égypte connut une nouvelle période de trouble et de rupture de l'intégrité territoriale du pays. Mais, cette fois, les acteurs étrangers jouèrent un rôle majeur face à un pouvoir égyptien en partie concurrencé dans le Delta par d'autres formes de gouvernement. La vallée du Nil présentait une situation fort complexe durant toute la Deuxième Période Intermédiaire, dont la chronologie absolue est encore soumise à de nombreuses modifications. Dans l'état actuel de la recherche, nous pouvons ainsi résumer la situation. La Deuxième Période Intermédiaire se caractérise par la présence d'étrangers sur le territoire égyptien : les Hyksos. Le terme « Hyksos » est dérivé de l'égyptien *héqa khasout* (« prince des pays étrangers »). Cette expression est déjà utilisée dans les textes de l'Ancien Empire. Cette dénomination ne détermine pas le lieu d'origine de cette population. Toutefois, d'après la seconde stèle de Kamosé ainsi qu'à travers les vestiges que les Hyksos ont laissés dans plusieurs sites du Delta oriental, on peut déduire une origine asiatique. Peut-être s'agit-il de nomades venus de la région syro-palestinienne. Il faut distinguer la période qui précède le couronnement à Memphis du premier roi Hyksos, Salitis, de celle du milieu de la XVII^e dynastie. La XIV^e dynastie concurrence pendant un temps le pouvoir de la XIII^e dynastie. Cette XIV^e dynastie se compose de deux monarchies parallèles qui se partagent le pouvoir sur la Basse-Égypte. D'une part, les pharaons de Xoïs (ville du Delta) qui gouvernaient sur une partie du Delta occidental. On sait très peu de chose sur ces pharaons. D'autre part, un royaume fondé dans le Delta occidental par Néhésy et ayant pour capitale Avaris. C'est d'ailleurs l'inscription d'une statue de ce roi qui nous donne la plus ancienne mention de la ville d'Avaris (actuel Tell el-Dab'a). Il s'agit d'une monarchie égyptienne installée sur un territoire à forte population asiatique. Les travaux de l'Institut d'archéologie autrichien à Tell el-Dab'a ont révélé la présence, à proximité du palais des rois égyptiens du début de la XIII^e dynastie, d'une vaste agglomération pourvue de temples et de nécropoles, habitée par une population mixte d'Égyptiens et de syro-palestiniens. La dynastie disparut vraisemblablement à la suite de l'invasion Hyksos. Avaris devint alors la capitale de ce royaume Hyksos. Néanmoins il est difficile de déterminer la date d'invasion (la XIV^e dynastie s'éteignit vraisemblablement avant que la XIII^e ne cesse). La XVII^e dynastie semble succéder directement dans le temps à la XIII^e dynastie. Elle ne contrôlait que la Haute-Égypte et une partie de la Moyenne-Égypte. Alors que la XV^e dynastie (Hyksos) est parallèle à la

XVII^e dynastie, d'origine thébaine, dont les derniers souverains Séquenénrê Taa et Kamosé participèrent à la réunification du pays. Les noms des rois Hyksos sont omis des listes de rois, hormis dans le Canon de Turin qui malheureusement pour ce passage est très mal conservé. Le souverain le mieux connu de la XV^e dynastie est Apophis (5^e souverain de la dynastie). Son nom est cité dans les documents relatant les combats menés par Kamosé précisément contre ce prince Hyksos. La tradition égyptienne présenta l'invasion Hyksos comme la plus grave occupation du territoire qu'ait connue l'Égypte. Au vu de la documentation, il faut nuancer cette vision. Les souverains de la XV^e dynastie pratiquèrent l'écriture hiéroglyphique, prirent des noms égyptiens et adoptèrent une majorité des coutumes égyptiennes, y compris administratives. Kamosé, personnage mystérieux, considéré comme un roi important par les Égyptiens eux-mêmes dirigea la première guerre de libération contre les Hyksos. Contrairement à Séquenénrê Taa, Kamosé a laissé sur ses guerres un récit prolixe dont il reste deux témoignages principaux (les deux stèles dites de Kamosé) complétés par une copie du texte sur la tablette de Carnavon. Il semble que les deux textes soient les fragments d'un seul et même récit. La première stèle est datée de l'an 3 de Kamosé. Kamosé se lamente de la présence Hyksos dans le nord du pays devant les membres de son Conseil. Le roi décide alors la guerre et la raconte. Le pharaon décrit avec précision les lieux et ses manœuvres tactiques. Il reprend notamment une ville dans le nord du pays. Ensuite le roi parle de l'interception d'un message que le prince Hyksos envoie au prince de Koush, pour lui demander son secours. Les rois de Kerma étaient les interlocuteurs les plus réguliers des souverains égyptiens en tant que fournisseurs en main-d'œuvre, troupeaux, matières précieuses et divers produits de luxe. La découverte récente d'une inscription biographique dans la tombe du gouverneur Sobeknakht à Elkab semble attester une attaque de l'Égypte par le royaume de Kerma et un groupe d'alliés. La tombe de ce gouverneur a pu être datée de la XVII^e dynastie. Rien ne nous permet de savoir si la demande d'alliance envoyée par le roi Hyksos aurait été acceptée par son homologue kouchite si la missive n'avait pas été interceptée par les Égyptiens. Ce n'est qu'au cours du règne d'Amosis seulement qu'Héliopolis fut reprise. Si l'historiographie égyptienne n'a pas fait commencer le Nouvel Empire par Kamosé, c'est parce qu'il n'a pas réussi à libérer tout à fait l'Égypte. C'est Amosis qui resta dans les esprits le réunificateur de l'Égypte.

La Deuxième Période Intermédiaire provoqua de profonds changements dans la civilisation égyptienne. Le Nouvel Empire devint le réceptacle de nouveautés progressivement issues de l'introduction d'influences asiatiques. Toutefois les contacts qui s'étaient développés avec l'Asie au cours du Nouvel Empire apportèrent également des changements sans pour autant être directement liés à l'épisode Hyksos.

Chapitre IV

L'empire égyptien

La fin de la Deuxième Période Intermédiaire s'ouvre sur le Nouvel Empire qui est la seule période de l'histoire égyptienne où l'Égypte connaît la constitution d'un empire. Dans tous les domaines, la masse de la documentation s'accroît et devient souvent pléthorique. Le Nouvel Empire est une époque où les souverains s'expriment largement sur les nuances que leur politique prend dans le cadre de leurs règnes respectifs. En effet, dès le règne d'Amosis, réunificateur de l'Égypte et fondateur du Nouvel Empire, les rois prirent soin de nous informer assez explicitement sur leurs principaux faits et gestes. Les égyptologues ont beaucoup écrit sur le Nouvel Empire, néanmoins de nombreuses questions font encore aujourd'hui l'objet de vifs débats. Ainsi, la date à laquelle Hatchepsout est devenue roi, la localisation de Pount et la question éventuelle d'une corégence entre Amenhotep III et Amenhotep IV sont autant de questions dont les réponses restent ouvertes à l'heure actuelle. Par ailleurs, l'époque amarnienne a inspiré beaucoup plus de commentaires que n'importe quelle période de l'histoire sans pour autant présenter une vision consensuelle de cette période particulière. Le Nouvel Empire est également une époque où les pharaons prirent en compte un monde plus large. Ils adaptèrent peu à peu les institutions égyptiennes aux contacts d'autres pays. Ces nouvelles données ont également provoqué d'importantes recherches sur les toponymes étrangers et leurs localisations actuelles dans le monde qui entourent l'Égypte. Thèbes, symbole de la victoire, va connaître un essor particulièrement important au Nouvel Empire, favorisant ainsi la montée en puissance du clergé d'Amon. Associé à Rê depuis le Moyen Empire, il est « Amon-rê, roi des dieux » dans l'ensemble du pays.

I. Les souverains du début de la XVIII^e dynastie et les grands conquérants

C'est le dernier des rois thébains de la XVII^e dynastie (Amosis) qui fonde la XVIII^e dynastie. Il n'y a pas de rupture entre les deux dynasties qui toutefois présentent des situations bien différentes. Amosis s'est surtout prévalu de son autorité sur la totalité du territoire égyptien. La succession des événements qui marquent son règne reste obscure. Amenhotep I^{er}, fils et successeur d'Amosis, règne sur un territoire réunifié. Néanmoins ces interventions architecturales semblent plutôt s'être concentrées dans le sud du pays. Il fut l'un des premiers souverains de la XVIII^e dynastie à montrer la volonté de suivre les modèles architecturaux des pharaons de la XII^e dynastie. Amenhotep I^{er} et sa mère Ahmès Néfertari bénéficièrent d'un culte très vivant à l'époque ramesside. Ce dernier était même considéré par le clergé thébain et les fonctionnaires royaux comme le véritable fondateur du Nouvel Empire. On ignore la nature des droits de Thoutmosis I^{er} à la succession au trône d'Égypte. Le nouveau souverain est le premier à affirmer aussi clairement sa politique impérialiste. Parmi les constructions du pharaon à Karnak, le Trésor édifié au nord de l'enceinte d'Amon est le seul exemplaire conservé de cette catégorie de monuments. Il présente un plan asymétrique et tripartite constitué de deux rectangles séparés par une cour à colonnes. La partie ouest renferme des bâtiments à caractère religieux disposés selon un axe nord-sud comme le reposoir de barque et le sanctuaire qui sont des constructions antérieures au règne de Thoutmosis I^{er}. La partie est, constituée de six magasins orientés est-ouest, est construite sous le règne de Thoutmosis I^{er}. L'ensemble des magasins formait l'élément caractéristique du Trésor. En outre, le soin avec lequel ils furent bâtis et leur ample décoration n'en faisaient pas des locaux purement utilitaires. Comme son prédécesseur, Thoutmosis I^{er} s'inspira des modèles architecturaux du règne de Sésostris I^{er}. Le règne du fils de Thoutmosis I^{er}, Thoutmosis II, fut relativement bref. Mais c'est avec la montée sur le trône d'Égypte du fils de ce dernier (Thoutmosis III), encore très jeune,

que l'Égypte connut sa première corégence avérée. La régence fut assurée, pendant la jeunesse du nouveau pharaon, par Hatchepsout (sa tante et sa belle-mère), ce qui n'a rien de surprenant. En effet, le jeune roi n'était pas en âge d'assumer les fonctions royales. Mais cette régence se transforma progressivement en corégence au cours de laquelle la reine prit tous les attributs d'un souverain. Toutefois les spécialistes ne s'accordent pas pour déterminer si Hatchepsout a été uniquement corégente ni depuis quelle date antérieure à l'an 7 ou s'il y a eu usurpation du pouvoir à son profit. À la fin du Moyen Empire et de la Deuxième Période Intermédiaire, des femmes, reines et épouses royales, avaient déjà contribué à maintenir la monarchie et avaient pu jouer un rôle inhabituellement important. Certes Hatchepsout franchit une étape supplémentaire. La plupart des monuments construits par la reine subirent un démembrement et un réemploi dans des constructions antérieures (c'est notamment le cas de la Chapelle rouge). Son temple funéraire édifié dans le cirque de Deir el-Bahari constitue la marque de la conception architecturale originale du règne (temple en terrasses). Les historiens ne s'accordent pas sur les raisons de cette destruction de la mémoire de la reine-pharaonne. A-t-on cherché à effacer une période de l'histoire qui ne correspondait pas à l'idéologie égyptienne comme les Égyptiens le firent par la suite pour le règne d'Akhénaton ? Ces destructions furent vraisemblablement l'œuvre de Thoutmosis III, mais quelles étaient ses motivations profondes ? Il n'est pas certain que Thoutmosis III cherchait à effacer le nom d'Hatchepsout, peut-être ne voulait-il que se réapproprier les monuments édifiés par la reine-pharaonne.

À ce moment du Nouvel Empire s'ouvrirent les règnes des rois conquérants. Les plus grands chefs de guerre de l'histoire égyptienne furent Thoutmosis III, Amenhotep II et Thoutmosis IV. En ce qui concerne le règne de Thoutmosis III, il est parfois difficile de dissocier les actes contemporains de la corégence des actes de Thoutmosis III lorsqu'il est le seul souverain de l'Égypte. Néanmoins, dans de nombreux cas, la distinction est possible. Ainsi à Karnak, Thoutmosis III fit ériger un mur devant les salles d'Hatchepsout où il y fit inscrire ses annales qui relatent uniquement ses conquêtes et leurs incidences économiques. L'Akhménou (à Karnak), monument de célébration monarchique, peut également être attribué à la seule gloire de Thoutmosis III. Thoutmosis IV fut l'un des souverains les moins connus de la XVIII^e dynastie non pas parce qu'il n'eut pas un rôle important

mais parce qu'il semble avoir eu un règne assez court. L'opinion a longtemps prévalu que le roi n'était pas l'héritier légitime et qu'il n'avait accédé au trône qu'après avoir écarté ses rivaux. Cette hypothèse s'appuie principalement sur la lecture et l'interprétation de la stèle dite du « Songe ». Comme son prédécesseur Amenhotep II, c'est par une stèle (ici celle du « songe ») que le nouveau souverain fit connaître à ses contemporains à travers le récit d'un épisode extraordinaire de sa vie qu'il fut désigné comme l'élu des dieux : le jeune prince endormi aux pieds du Sphinx de Giza fait un songe dans lequel le Sphinx lui promet la royauté, s'il fait restaurer et désensabler sa statue. Aujourd'hui, Thoutmosis IV est considéré comme le successeur légitime de son père, Amenhotep II. Le règne d'Amenhotep III précéda un des grands épisodes de l'histoire égyptienne, celui de la période amarnienne. Son règne, particulièrement long, correspondit à une période de prospérité et de paix. Néanmoins, il est possible de déceler dans le règne de ce pharaon certaines prémices qui amenèrent à l'épisode amarnien. Parmi les grandes constructions du règne, celle du temple de Louxor est encore une des plus importantes.

II. La fonction de vizir et le gouvernement

Au Nouvel Empire, l'émergence de l'administration du dieu dynastique Amon tend à modifier le paysage institutionnel. Par ailleurs, le Nouvel Empire fut une période où les nombreuses conquêtes drainaient une quantité inégalée de produits et d'objets précieux amenés en tribut ou en butin. L'empire favorisa également les contacts avec d'autres États, notamment avec ceux du Bassin méditerranéen. L'adaptation des institutions dut donc s'opérer au regard du monde qui entourait l'Égypte. Au Nouvel Empire, la fonction de vizir fut dédoublée entre Thèbes et Memphis. Ce sont vraisemblablement les impératifs économiques et les responsabilités de plus en plus importantes générées par l'empire qui rendirent nécessaire le partage des responsabilités au plus haut niveau de l'État. Même si le vizirat est attesté depuis la création de l'État égyptien, il faut attendre le règne de Thoutmosis III pour qu'un texte énumère la totalité des prérogatives relevant de cette très haute charge. Ce texte nommé « Les devoirs du vizir » est une source d'informations

fondamentales. Auparavant, seules les études prosopographiques (études des différentes fonctions occupées par les administrateurs au cours de leurs carrières) permettaient d'appréhender l'organisation des services centraux. Le texte des devoirs du vizir nous est notamment connu par la grande inscription de la tombe (TT100) du vizir Rekhmirê à Gournâ. Le vizir a notamment des attributions civiles et religieuses liées au dieu dynastique Amon comme la réception des impôts et tributs apportés par les responsables venus de tout l'Empire qui sont par la suite versés au trésor du temple d'Amon à Karnak. Les nombreuses charges dévolues au vizir ont pu être regroupées en plusieurs ensembles : l'assistance du roi et de l'exécutif, la gestion du domaine royal et l'administration civile du pays. C'est notamment lui qui nomme et contrôle les fonctionnaires exerçant les plus hautes responsabilités. Le vizir n'est pas seul à assumer ses charges. Il est secondé dans ses fonctions par un bureau qui lui est personnellement rattaché.

L'activité combattante des rois du début de la XVIII^e dynastie favorisa la mise en place d'une armée de métier composée d'une infanterie et d'une charerie. Ces militaires de haut rang, particulièrement distingués par le roi, pouvaient se voir confier des missions auprès des princes étrangers dont ils connaissent bien les contrées lointaines. Durant le Nouvel Empire, en Nubie, la totalité de ce qui est compris entre Elkab et les abords de la 4^e cataracte était placée sous l'autorité égyptienne. Cette partie de l'Empire était administrée par un vice-roi honoré du titre de « fils royal de Kouch ». Ce très vaste domaine était subdivisé en deux zones : Ouâouât au nord et Kouch au sud. Le vice-roi s'occupait à la fois de maintenir l'ordre et de veiller à l'extraction de l'or. Il supervisait également la levée des tributs par les gouverneurs des villes et les chefs nubiens. Quelques-unes des plus belles tombes de la vallée des Nobles représentent des défilés de tributs qui provenaient des différentes provinces de l'Empire.

III. L'activité militaire

La fonction combattante du souverain est mise en valeur dès le début de la XVIII^e dynastie. Le nouveau thème idéologique de l'appropriation du monde passe par le contrôle de l'espace égyptien mais également par l'extension des frontières. Cette appropriation se matérialise notamment

dans la décoration des temples égyptiens où l'on retrouve la figuration du massacre des ennemis ainsi que l'inscription de listes de pays et de villes conquises. Le thème des Neufs Arcs (c'est-à-dire l'ensemble des populations soumises aux pouvoirs des rois) prendra particulièrement d'importance au Nouvel Empire, notamment dans la titulature des souverains de l'époque. Le Nouvel Empire est l'époque où l'Égypte connut ses frontières les plus larges : au nord, une stèle frontière se trouve sur l'Euphrate et au sud, une autre stèle frontière a été placée sur la 4^e cataracte. Les grandes campagnes militaires du Nouvel Empire furent menées pour et au profit du grand dieu dynastique Amon. Les campagnes militaires menées par les souverains du début de la XVIII^e dynastie en direction de l'Asie découlaient vraisemblablement de considérations politiques et commerciales. Les armées égyptiennes assurèrent la sauvegarde des intérêts commerciaux du pays en rétablissant son influence à Byblos et en regagnant le contrôle des routes commerciales terrestres en Palestine, en Syrie et au Mitanni. Thoutmosis III adopta la politique la plus systématique au Proche-Orient. Le principal adversaire de Thoutmosis III fut le souverain de Mitanni, mais le jeu des alliances conduisit le pharaon à affronter des forces réparties du couloir syro-palestinien à l'Euphrate. Les annales de Thoutmosis III, qui présentent le récit des conquêtes du souverain, se divisent en 17 chapitres dans lesquels figurent cinq récits de conquêtes. Les autres opérations décrites sont brèves et destinées à prévenir ou à réprimer des révoltes. Les deux derniers chapitres présentent des inventaires de prisonniers et du butin versés au profit du dieu Amon. Les campagnes de Thoutmosis III semblent avoir débuté en l'an 22 du règne et la dernière qui semble attestée date de l'an 39. Le fils et successeur de Thoutmosis III, Amenhotep II, fut apparemment le digne héritier d'un tel empire. Il dut conduire trois campagnes importantes en Asie pour écraser plusieurs soulèvements. Les intérêts égyptiens en Nubie furent également l'objet de campagnes de conquête qui repoussèrent la frontière à la 4^e cataracte. Cette poussée égyptienne en Nubie provoqua notamment la disparition du puissant royaume de Kerma. Hatchepsout mettra une grande énergie dans la « redécouverte » du pays de Pount dont elle retira une grande fierté. La route menant à ce pays lointain recelant de grandes richesses semble avoir été perdue depuis l'Ancien Empire. La reine-pharaon ne voulait plus passer par des intermédiaires pour obtenir les produits de Pount. Une grande représentation sur les murs du temple de Deir el-Bahari relate notamment la rencontre des envoyés royaux avec la « reine » du pays de Pount. La reine Hatchepsout inaugura la pratique de la

consultation oraculaire à Amon : avant l'expédition de Pount, elle se rendit à Karnak afin de consulter Amon par l'intermédiaire d'un oracle. Tous les bénéfices de l'expédition furent reversés aux dieux. Sous le règne d'Amenhotep III, nous n'avons pas de trace de conflit entre l'Égypte et l'Asie. À cette époque, les mitanniens étaient les fidèles alliés de l'Égypte. Mais, au Proche-Orient, l'équilibre des forces semble se modifier. En effet, on peut observer la montée en puissance des Hittites. Même s'il n'y a pas de conflit en Asie sous le règne d'Amenhotep III, ce dernier entreprit une intense politique diplomatique. Après les grandes conquêtes, l'Égypte avait établi un protectorat garanti par des garnisons égyptiennes implantées aux endroits stratégiques, et qui fut conforté par de subtils jeux diplomatiques (mariages et otages). Dans ce sens, les souverains égyptiens tentèrent de mettre en place une politique d'acculturation. Depuis le règne de Thoutmosis IV, des mariages liaient les cours d'Égypte et du Mitanni. Amenhotep III épousa au moins deux princesses mitanniennes et une princesse babylonienne. Les déclarations d'amitié et les échanges de cadeaux entre les cours, qu'ils se soient appuyés ou non sur de telles alliances, semblent avoir constitué l'essentiel des sujets apparaissant dans la correspondance diplomatique entre les souverains. Le dossier des lettres d'Amarna constitue un ensemble extrêmement précieux. La plupart de ces lettres émanent de cours étrangères. Quelques-unes seulement sont des copies de plis égyptiens. Elles ont toutes été rédigées entre les règnes d'Amenhotep III et d'Akhenaton.

IV. L'époque amarnienne

La transition entre le règne d'Amenhotep III et de son fils Amenhotep IV est marquée par un débat, toujours d'actualité, concernant l'existence d'une période de corégence entre les deux souverains. La communauté scientifique s'oppose sur cette question fondamentale de la chronologie du Nouvel Empire. La plus ancienne corégence absolument certifiée est celle d'Hatchepsout et de Thoutmosis III. Mais, dans le système égyptien, la corégence n'est pas une manière de gouverner établie et systématique. Dès 1899, W. M. F. Petrie émet l'hypothèse d'un partage du pouvoir entre les deux rois. Mais la question prit un nouvel essor avec les découvertes d'el-Amarna. Divers documents trouvés semblaient être autant d'arguments en faveur de la présence d'Amenhotep III en ce lieu. Comme Amenhotep IV n'a fondé sa nouvelle « capitale » qu'en l'an 5 et

n'y a vraisemblablement pas habité avant l'an 6, on pouvait supposer que le père avait vécu encore sous les six premières années du règne du fils. La durée maximale proposée par les partisans de la corégence est de onze ans. Les indices d'une corégence sont nombreux mais jamais de nature indiscutable pour clore le débat. Prenons l'exemple d'une figuration retrouvée à Assouan : la scène est due à deux chefs sculpteurs Men et Bak respectivement en fonction sous les règnes d'Amenhotep III et d'Amenhotep IV. La représentation figure les deux souverains comme vivants. Néanmoins, rien ne nous permet d'affirmer qu'Amenhotep III n'y apparaît pas à titre posthume, ce qui n'est pas rare dans la documentation égyptienne. Les arguments en faveur de l'absence d'une corégence sont également nombreux. Dans trois lettres tirées des archives d'el-Amarna, il est clair pour les deux souverains étrangers qui écrivent qu'Amenhotep IV n'est monté sur le trône qu'après la disparition d'Amenhotep III. En tout cas si Amenhotep IV a été associé au trône du vivant de son père, il ne semble pas avoir été impliqué dans la conduite de la politique extérieure, ce qui est fort surprenant. Le débat reste toujours ouvert en attendant la découverte d'une nouvelle documentation indiscutable en faveur de l'une ou de l'autre théorie.

On ne connaît rien d'Amenhotep IV avant son avènement. Les éléments marquants de son règne sont principalement : le changement de capitale, fondée sur un terrain vierge, et le transfert de l'administration à el-Amarna ; une structure des temples jusqu'alors inédite avec l'utilisation des *talatates* ; la mise en avant de la divinité solaire sous la forme d'Aton et le débat concernant la première forme de monothéisme ainsi qu'un changement dans l'art de la représentation que les spécialistes qualifient de « réaliste ». Malgré l'abondance de la documentation, cette période comporte plus d'énigmes que toute autre. Le règne d'Amenhotep IV – qui en l'an 6 de son règne change de titulature et porte désormais le nom d'Akhenaton – peut être divisé en deux périodes : la période thébaine (de l'an 1 à 6) et la période amarnienne à partir de laquelle le pharaon change de nom. Néfertiti fut un personnage essentiel du règne. Elle épousa vraisemblablement Amenhotep IV avant son avènement, mais nous n'avons aucune information sur ses origines. Avant le changement de capitale, lorsque le couple est encore à Thèbes, Néfertiti avait déjà une grande importance dans la monarchie. Un édifice construit à Karnak lui avait été entièrement consacré (le *Houtbenben*). On peut citer un autre détail confirmant son rôle pharaonique. Elle est parfois représentée massacrant « une ennemie », la massue levée comme un roi. Même si

Néfertiti occupa une place privilégiée dans le règne d'Amenhotep IV, ce dernier pratiqua une politique de mariage diplomatique comme ses prédécesseurs, notamment avec une princesse mitanienne. Au début de son règne, la politique d'Amenhotep IV ne se distingua pas de ses prédécesseurs. La période thébaine d'Amenhotep IV ne dura que cinq années, vraisemblablement marquées par la succession des constructions en Égypte et en Nubie. Néanmoins, la plupart de ces constructions furent démontées pour être ensuite réemployées dans des bâtiments plus récentes. C'est seulement en l'an 2 de son règne qu'Amenhotep IV donne à Aton, qui n'est pas un nouveau dieu dans le panthéon égyptien (il est déjà cité dans les textes des pyramides de l'Ancien Empire), la place qu'occupait Amon-Rê. Néanmoins, on ne sait pas exactement quand apparurent les premières manifestations de la religion d'Aton. On connaît l'emplacement de plusieurs édifices construits dans le style nouveau inauguré par le souverain (les *talatates*). La décision de quitter Thèbes correspond à un tournant fondamental dans la pensée du roi, puisqu'en même temps il changea de nom et modifia profondément toute sa titulature. Selon la tradition, le choix d'un site encore vierge de toute occupation avait été guidé par le dieu lui-même. D'autres considérations, non exprimées, avaient pu également motiver le choix du souverain comme la situation relativement protégée d'el-Amarna. Partiellement recouverte par les cultures et plusieurs villages modernes, détruite par les hommes et par l'érosion, elle est encore très incomplètement dégagée. Aucune enceinte générale n'avait été prévue dans ce site naturellement protégé par les falaises environnantes. Le centre-ville renfermait notamment deux temples dédiés à Aton, deux palais, d'immenses secteurs domestiques et des bâtiments administratifs. Les représentations figurant sur les murs des tombeaux amarniens permettent de compléter notre vision de certains secteurs de la ville. Comme pour le règne précédent, les hauts fonctionnaires en exercice sous le règne d'Amenhotep IV sont directement placés sous l'autorité du roi ou des membres de la famille royale et non pas de celle des grandes entités institutionnelles (palais, résidence, etc.). En ce qui concerne la politique menée hors d'Égypte par Amenhotep IV, les interventions du pharaon en Nubie sont rares, limitées au début du règne et localisées au sud de la 2^e cataracte. Les informations concernant l'Asie sont plus importantes.

V. Les souverains de la fin de la XVIII^e dynastie et de l'époque ramesside

La documentation qui suit immédiatement la mort d'Akhénaton est si ambiguë qu'elle a donné lieu à de nombreuses reconstitutions. Ce dossier étant encore en cours d'étude, nous nous contenterons de résumer très brièvement la situation. Une reine-pharaon aurait régné sur l'Égypte. Certains ont avancé l'hypothèse qu'il pouvait s'agir de Néfertiti, l'épouse d'Akhenaton. Cette hypothèse reste néanmoins soumise à de nombreuses controverses et d'autres identifications ont également été proposées. Un deuxième nom de souverain apparaît dans la documentation, qui, lui, serait masculin, donc distinct de celui de la reine-pharaon. Ainsi deux pharaons ont peut-être pu régner parallèlement sur l'Égypte. Revenons à des faits mieux établis, l'identité de Toutankhamon reste obscure. Aucun document ne donne d'indication sur son père ou sur sa mère, même si celui-ci cherche à se rapprocher de la lignée des Thoutmosides. Rien ne permet, aujourd'hui, de trancher la question. Les successeurs de Toutankhamon, Aï et Horemheb, avaient déjà une longue histoire avant leur arrivée sur le trône d'Égypte et ne semblent pas de sang royal. Le règne du « père divin » Aï fut bref. Sous le règne d'Akhenaton, Aï semble déjà avoir une haute position. De même, sous celui de Toutankhamon, Aï est un proche du roi. Il est difficile de cerner ce personnage : s'agit-il d'un protecteur du jeune roi ou d'un homme ambitieux qui a su se placer ? Cependant d'après la documentation, il semble que le nouveau souverain ait cherché à poursuivre l'œuvre du jeune pharaon. La dernière tentative de maintenir la dynastie ayant échoué avec le règne de Aï, mort sans descendance masculine, un autre haut fonctionnaire, Horemheb, monta sur le trône. Le règne de ce dernier semble plutôt à rapprocher dans l'idéologie à celui de la XIX^e dynastie. En effet, le culte que rendirent les rois ramessides à Horemheb est vraisemblablement le signe qu'il avait fondé une nouvelle dynastie. Ainsi, la rupture dynastique semble plutôt se situer sous le règne d'Horemheb et non après. Horemheb, lui aussi, eut une longue carrière avant son accession à la royauté. Il aurait dû commencer sa carrière militaire sous le règne d'Akhenaton bien qu'on en ait aucun

témoignage. Horemheb, qui n'était pas fils de roi, expliqua dans le texte dit du « couronnement » son ascension vers le pouvoir et la manière dont un haut fonctionnaire roturier efficace peut être reconnu comme le fils et l'héritier des dieux. Horemheb n'ayant pas eu d'héritier mâle, qui lui ait survécu en tout cas, transmet la royauté à un autre militaire, un général originaire du Delta qui fonda une nouvelle dynastie, celle des Ramsès. Le choix de Ramsès I^{er} n'était pas anodin. En effet, ce dernier, lorsqu'il monta sur le trône, avait déjà un fils et un petit-fils. Après le règne bref de Ramsès I^{er}, son fils Séthi I^{er} monta sur le trône. Même si ce dernier avait eu un rôle actif au cours du règne de son père, on ne doit pas y voir l'indice d'une corégence.

Bien qu'il ne fût pas le fondateur de la XIX^e dynastie, Ramsès II, qui régna plus de soixante-six ans, est considéré comme la figure emblématique de cette période. À la mort de son successeur Merenptah commence une période de troubles familiaux, lesquels encombreront l'histoire de l'Égypte jusqu'à la fin du Nouvel Empire. Merenptah avait, dès le début de son règne, désigné comme successeur son fils, le futur Séthi II. Le règne de ce dernier fut court et subit une interruption. En effet, un autre roi vint se poser en rival face à l'héritier légitime. C'est en l'an 2 de Séthi II qu'un prétendant plutôt qu'un usurpateur (Amenmès) se manifesta. On sait très peu de chose sur ce personnage : qui était-il ? et quel droit avait-il à revendiquer le trône ? Peut-être appartenait-il à une des nombreuses lignées parallèles des progénitures de Ramsès II. Peut-être existait-il un lien de parenté entre Amenmès et Séthi II. Quelques indices laissent à penser qu'Amenmès commença son règne dans le sud, en Nubie, région qu'un éloignement de la résidence royale (à cette époque Pi-Ramsès dans le Delta) assurait d'une certaine autonomie. Séthi II, dont on dit qu'il devait être un homme mûr, sinon âgé, à son avènement, aurait eu plusieurs épouses. La mieux connue est certainement Taousert qui survécut à Séthi II et monta sur le trône à l'extrême fin de la dynastie. Après la disparition d'Amenmès, Séthi II revient au pouvoir pour une courte durée (un ou deux ans). Nous avons peu d'éléments concernant le lieu où Séthi II s'est réfugié pendant le règne de son rival. Siptah, le successeur de Séthi II, mourut très jeune et fut le jouet de nombreuses intrigues. À la mort de Siptah, les ambitions de la reine Taousert l'amenèrent sur le trône d'Égypte. À sa prise de pouvoir, la reine-pharaon comptabilise ses années de règne à partir de la mort de Séthi II comme si elle avait été son successeur direct. La reconstitution de cette fin de la XIX^e dynastie reste encore aujourd'hui

soumise à caution mais elle démontre bien l'ambiance d'une fin de dynastie difficile. La XX^e dynastie fut principalement marquée par la personnalité et l'œuvre de Ramsès III. Le règne de Sethnakht, son père, fut très court et agité par les crises de succession auxquelles certes il mit fin. Après Ramsès III, dont le règne fut assez long (environ trente ans), huit autres Ramsès sont attestés (de Ramsès IV à Ramsès XI) en l'espace d'environ soixante-dix ans. Cette succession très rapide laissa peu de temps à chacun de ces souverains pour mettre en place une politique personnelle. Entre la fin du règne de Ramsès III et le règne de Ramsès XI, de nombreuses crises sociales se développèrent et favorisèrent la montée en puissance des prérogatives du domaine d'Amon. Cette période ne connut pas de campagnes militaires à l'étranger avant le règne de Ramsès XI. Cela n'est pas nécessairement l'indice d'une situation sereine, si l'on en juge par les nombreux conflits qu'eurent à gérer les souverains de la période suivante, mais plutôt d'une incapacité à maîtriser les données d'un empire, telles que les premiers ramessides les avaient reconstituées.

1. La politique intérieure

Le règne d'Horemheb fut riche en initiatives importantes pour le pays et pour la royauté. C'est le décret dit d'Horemheb inscrit sur une stèle dressée devant la porte du X^e pylône de Karnak qui nous en donne l'exemple le plus probant. Il constitue, avec les devoirs du vizir, la relation de procès conservée sur les murs de la tombe de Mès (qui relate un litige portant sur des terres agricoles dont les multiples péripéties s'étendent du règne d'Akhénaton à celui de Ramsès II) et le papyrus Wilbour (datant probablement de Ramsès V), un des quatre documents administratifs du Nouvel Empire que nous avons à notre disposition. Rien ne subsiste sur la stèle de la titulature du roi qui promulgua ce décret. Toutefois, en l'absence de nouvelles données qui permettraient de trancher définitivement la question, le décret a été attribué à Horemheb. Ce décret, qui remettait de l'ordre dans un certain nombre de dispositions abusives, consiste en suppression d'impôts, taxes et corvées, protection de biens et de personnes dépendant de diverses institutions. Il est surtout instructif en ce qui concerne la réforme de la justice que le roi voulut gratuite, intègre et incorruptible. Les affaires juridiques étaient d'abord plaidées devant la cour supérieure qui, après avoir prononcé son verdict,

déléguait un de ses membres afin d'arranger, en accord avec le tribunal local, les questions de détails.

La mise en ordre du pays n'est néanmoins pas la seule préoccupation des rois du Nouvel Empire. Tout au long de l'histoire égyptienne, l'exploitation des mines et carrières monopolisait d'importantes expéditions commanditées par le souverain lui-même. L'or, qui provenait notamment des mines de Nubie, constituait une des grandes richesses de l'Égypte. L'or était surtout exploité à partir des filons de quartz. Cette exploitation monopolisait une partie de l'administration égyptienne. À partir de la XIX^e dynastie, la documentation témoigne de la difficulté croissante à alimenter en eau les équipes travaillant dans les mines d'or ; la production était en net déclin à ce moment, déclin qui ne cessa de s'accroître jusqu'à la fin du Nouvel Empire. Un document (le papyrus Harris) du règne de Ramsès III, dernier grand souverain du Nouvel Empire, atteste de la richesse des temples, en particulier du temple d'Amon. À la même période, il semble également que l'État délaissa le bien-être des ouvriers de Deir el-Médineh qui étaient chargés de décorer et d'aménager les sépultures royales dans la vallée des rois.

Le principal bénéficiaire des dispositions prises dans le papyrus Harris fut le temple de millions d'années de Ramsès III : Médinet Habou. Ces temples étaient construits pour rendre hommage au pharaon et concrétiser son union avec le divin. Ils étaient avant tout destinés au culte royal. Certes le culte funéraire prenait vraiment effet à la mort du pharaon mais le temple était déjà en activité de son vivant afin de glorifier les actions du souverain et celles du divin qui l'avait engendré. Dès le début du Nouvel Empire, les pharaons firent construire un temple de millions d'années dont les travaux commençaient généralement dès le début du règne du souverain. Depuis le début de l'État pharaonique, l'architecture était considérée par les souverains égyptiens comme un des modes d'expression de leur pouvoir. Ramsès II est généralement considéré comme un grand bâtisseur égyptien même s'il ne fut pas le seul Ramesside à entreprendre un programme architectural d'envergure. On peut notamment lire dans de nombreux ouvrages que le nom de Ramsès est inscrit dans quasiment tous les sites d'Égypte. Toutefois il faut distinguer les fondations personnelles du roi, des monuments que le roi a achevés, décorés, agrandis ou « usurpés ». Les monuments du roi qui lui appartiennent tout entier sont surtout les sept temples qu'il a fait édifier en Nubie. En Égypte même, les temples qui ont sûrement été

fondés et construits par Ramsès II sont principalement le Ramesséum et son temple d'Abydos. Ramsès II édifia également une nouvelle capitale. En effet, à partir de son règne, la résidence royale s'installa dans le Delta égyptien à Pi-Ramsès. À l'époque ramesside Memphis et Thèbes conservèrent un rôle prééminent dans la vie politique de l'Empire. Il faut souligner que la notion de « capitale » est inadéquate pour l'Égypte pharaonique puisque résidence royale et siège du gouvernement peuvent être associés ou séparés. Depuis les années 1970, Pi-Ramsès a été localisé dans le village actuel de Qantir. Le déplacement de la résidence royale dans le Delta a facilité la politique étrangère des souverains ramessides qui est en grande partie tournée vers le Proche-Orient. Par ailleurs, la ville permet de contrôler les deux principales voies de communication terrestre et maritime entre l'Égypte et le Proche-Orient. Les monuments de la ville ont été entièrement démontés pour être réemployés sous la Troisième Période Intermédiaire dans la construction de Tanis, la nouvelle résidence royale. À la fin du Nouvel Empire, une crise sociale éclata dans le pays dès le règne de Ramsès III. La documentation atteste surtout de désordre ayant touché le village de Deir el-Médineh, mais il ne faut pas en conclure que seul ce village connut une famine. La documentation concernant le village est abondante. De plus, la population qui habitait Deir el-Médineh était peut-être plus cultivée que le reste de la population et donc plus encline à ne pas se résigner. Les désordres semblent surtout dus à une mauvaise gestion du pays et à l'incompétence de certains responsables. Les ouvriers quittèrent leur village avec femmes et enfants. Leur révolte ne consista pas nécessairement à abandonner le lieu de travail, mais à quitter leur lieu de résidence. De là, ils se rendaient près d'un des temples de la région (par exemple dans le temple de Médinet Habou) dans lesquels ils pouvaient trouver de la nourriture, de l'eau et également des gens auprès de qui ils exprimaient leurs doléances. Les troubles qui éclatèrent en l'an 29 de Ramsès III furent désamorçés provisoirement par une distribution de vivres, de boissons et de vêtements. Mais l'agitation reprit le mois suivant, pour les mêmes raisons. Les services centraux semblèrent relativement absents dans le règlement du conflit. Le vizir alors en fonction en Haute-Égypte fut accusé d'avoir détourné les rations destinées aux ouvriers. La corruption est fréquemment dénoncée dans la documentation papyrologique de la fin de la XX^e dynastie. Un papyrus datant de Ramsès V révèle un scandale à Éléphantine montrant à quel point s'étaient répandues la corruption et la malhonnêteté. Celui par qui le scandale arriva était un prêtre du temple de Khnoum à Éléphantine

dont les exactions avaient commencé sous Ramsès III et s'étaient poursuivies sans obstacles jusqu'à l'an 4 de Ramsès V.

Les règnes des derniers pharaons furent également marqués par des pillages dans la vallée des rois. En l'an 16 et 17 de Ramsès IX, le gouverneur de la ville et vizir Khaëmouaset dirigea des enquêtes à propos de vols perpétrés dans les tombes royales mais aussi dans la vallée des reines et dans des tombes de nobles. L'autonomie croissante des temples vis-à-vis de l'autorité civile du vizir ne fit que se développer au cours de la fin du Nouvel Empire.

2. La politique extérieure

À la fin de la XVIII^e dynastie, l'équilibre des forces au Proche-Orient s'était radicalement transformé depuis l'époque des traités signés entre le Mitanni et l'Égypte dans le courant du début du Nouvel Empire. Le pouvoir hittite s'était reconstitué à l'initiative du souverain Souppilouliouma I^{er}, tandis que l'empire mitannien se retrouvait partagé entre un Mitanni occidental placé sous protectorat hittite et un Mitanni oriental dépendant de l'Assyrie. Ce changement modifia les rapports de force au Proche-Orient. Ainsi la monarchie hittite devint le principal interlocuteur et rival de l'Égypte, notamment pour la domination des cités syriennes. Dès le début de la XIX^e dynastie, des difficultés se firent sentir en Asie pour les souverains égyptiens. Ainsi Séthi I^{er} fut contraint de se rendre en Palestine et en Syrie afin de réaffirmer l'autorité égyptienne sur ces régions. Les problèmes ne se limitèrent pas à cette partie de l'Empire, puisque les Nubiens, par exemple, obligèrent à leur tour le souverain à livrer bataille en personne. Dans la salle hypostyle du temple d'Amon à Karnak, le roi est figuré parcourant sur son char la route qui suit le littoral méditerranéen du Sinaï jusqu'en Palestine et en Syrie. Arrivé en Asie, il conquiert les places fortes ennemies. L'engagement militaire de Ramsès II et de ses fils s'appuya également sur une politique étrangère active. Pourtant de ce long règne subsistent surtout des témoignages d'une paix solide, en dehors de la célèbre bataille de Qadesh qui opposa Ramsès II en l'an 5 de son règne au souverain hittite Mouattawalli et aux alliés de celui-ci, le Mitanni, l'Arwaza, des Anatoliens et des Syriens. Mais la bataille ne régla rien et la région resta aux mains des hittites. Un traité de paix entre Hattousili III, le souverain hittite et Ramsès II fut signé en l'an 21 du règne de ce

dernier. La signature de cet acte s'inscrit dans un contexte de changement de la politique générale au Proche-Orient. L'essentiel de l'accord portait sur un engagement réciproque de non-agression et de soutien en cas d'attaque extérieure. Sous le règne du successeur de Ramsès II, Merenptah, l'équilibre obtenu fut remis en question à l'est, comme à l'ouest et au sud. Merenptah mena une campagne en Asie au cours de laquelle il s'attaqua à plusieurs cités palestiniennes, à un groupe nommé « Israël » (c'est la plus ancienne mention de ce terme) et de manière générale la Palestine et le Hatti. Une répression fut également menée en Nubie par le vice-roi de Kouch en fonction. Mais la véritable menace était celle que les Libyens faisaient peser sur le Delta occidental. L'agression était à la hauteur de l'objectif final : Memphis. Mais l'armée égyptienne parvint à rétablir la situation. La menace subsista néanmoins puisque les Libyens vaincus s'installèrent dans la région. Une autre population que l'on désigne globalement comme les « peuples de la mer » s'agita mais c'est surtout sous le règne de Ramsès III que le danger se concrétisa. Ramsès III semble bien être le dernier pharaon sous lequel une certaine présence égyptienne est assurée en Asie. L'occupation de la Nubie sous la XX^e dynastie ne fut pas constante. Seuls Ramsès III, Ramsès IV et Ramsès IX sont attestés sur les sites nubiens. En Nubie, les vices rois de Kouch n'étaient plus choisis, comme sous la XVIII^e dynastie, dans le milieu thébain du domaine d'Amon, mais parmi les cadres supérieurs de l'armée. Le roi était le chef suprême de l'armée. Les princes s'entraînaient dès leur plus jeune âge à l'art de la chasse et au métier des armes. Ils étaient ensuite engagés comme généraux dans l'armée royale. C'est ainsi que le jeune prince Ramsès (le futur Ramsès II) participa aux campagnes militaires de son père, Séthi I^{er}. À la fin de la XVIII^e dynastie, les effectifs de l'armée augmentèrent sensiblement. Les rangs de l'armée furent renforcés par l'arrivée de nombreux mercenaires. Il s'agissait souvent de captifs enrôlés de force comme les Nubiens, les Syro-Palestiniens, les bédouins, les Libyens et les « peuples de la mer ». Sous le règne de Ramsès II, l'armée était constituée au deux tiers de mercenaires, pour un tiers d'Égyptiens. Jusqu'à la fin de la XVIII^e dynastie, l'armée comptait deux corps qui tenaient garnison en Haute-Égypte (division d'Amon) et en Basse-Égypte (division de Rê). Face à la montée de la menace Hittite, Séthi I^{er} créa un troisième corps placé sous la protection de Seth (division de Seth). À son tour, Ramsès II dut créer un nouveau corps de soldat d'élite (division de Ptah). Avec la création de l'Empire, l'armée et ses membres prirent de plus en plus

d'importance dans la vie civile et politique de l'Égypte. On assiste tout au long de la XX^e dynastie à une subdivision progressive des responsabilités, assumées un peu partout par des gens qui n'étaient pas initialement qualifiés pour les remplir. Par exemple, sous Ramsès XI, c'est le scribe de la Tombe qui devait aller percevoir lui-même dans les villages les impôts destinés, entre autres, à payer les salaires de ses hommes.

La multiplication des troubles et des scandales provoqua une dégradation irréversible des valeurs les plus profondes de la société égyptienne. Le Nouvel Empire fut marqué par l'expansion impérialiste. Dans un premier temps, cette expansion favorisa un afflux d'hommes, de techniques, de croyances nouvelles, qui provoqua une large ouverture de la civilisation pharaonique aux cultures étrangères. Dans un second temps, l'afflux des richesses contribua à la prospérité d'une partie du pays. Mais, à la fin de l'époque ramesside, l'Égypte connut une crise économique, vraisemblablement due à la perte par l'Égypte du contrôle du Proche-Orient. En effet, ces régions étaient tenues de fournir en tant que tributs et taxes des matières brutes ou manufacturées qui venaient contribuer à la richesse du pays.

Chapitre V

Les dominations étrangères

Au cours des derniers siècles de cette histoire égyptienne, l'Égypte se trouve tantôt déchirée entre plusieurs pouvoirs rivaux (égyptiens et d'origine libyenne), tantôt réunie sous la domination d'un règne indigène, tantôt sous l'influence de plusieurs dominations étrangères qui s'attachèrent à maintenir les traditions égyptiennes.

I. Une période de transition : la XXI^e dynastie

La fin de la XX^e dynastie fut marquée par un règne mouvementé, mais remarquablement long (environ vingt-sept années) : celui de Ramsès XI. Le règne de ce pharaon se divisa en deux parties distinctes : l'une comprenant les dix-huit premières années, pendant lesquelles l'anarchie paraît avoir régné en Haute-Égypte ; l'autre, à partir de l'an 19, consistant en une reprise en main énergique de la Haute-Égypte, à l'initiative du roi, sous la direction du premier prophète d'Amon Hérihor. Cette deuxième période s'opposa tellement à la première que le compte des années du roi fut abandonné pour une nouvelle ère appelée « renouvellement des années ». À la fin du Nouvel Empire, la puissance des grands prêtres d'Amon s'accrut alors que les services centraux se montraient de plus en plus absents. Ainsi, Hérihor cumula entre autres les fonctions de vizir, de vice-roi de Kouch et de chef des armées. Maître des ressources du Sud, il administra l'armée et le gouvernement civil. Un autre exemple de la place de plus en plus prépondérante que prirent les membres du clergé d'Amon dans l'administration du pays est celui du déplacement des momies royales sous le règne de Pinedjem I^{er}. Afin de protéger les dépouilles de quelques-uns des souverains du Nouvel

Empire, des nombreux pillages de l'époque, les membres du clergé décidèrent de les rassembler dans la sépulture d'Amenhotep II dans la vallée des rois.

Hérihor, qui ne fut jamais véritablement roi d'Égypte, fut un personnage fondamental dont la politique mena les pontifes d'Amon sur le trône. C'est seulement avec Pinedjem I^{er}, pontife thébain, qu'un grand prêtre d'Amon franchit le pas entre le pontificat et la royauté. En Basse-Égypte, un contemporain d'Hérihor prit le pouvoir, Smendès, le fondateur de la XXI^e dynastie tanite. Le récit d'Ounamon le montre installé à Tanis, d'où il administre la Basse-Égypte et commerce avec l'Asie. Hérihor et Smendès semblent avoir entretenu des liens de coopération en matière d'œuvres architecturales et de relations commerciales. Ainsi, Smendès semble avoir entrepris des travaux dans les temples de Karnak et de Louxor. Désormais, le pouvoir paraît partagé entre les rois-prêtres du Nord et les rois-prêtres du Sud. La XXI^e dynastie est généralement placée dans la Troisième Période Intermédiaire. Néanmoins elle ne peut être dissociée de la précédente ni chronologiquement, ni idéologiquement, même si elle proposa des formules nouvelles. Il n'est toujours pas assuré qu'il existe d'éventuelles relations familiales entre le dernier des ramessides et le premier souverain tanite. Smendès déplaça la résidence royale de Pi-Ramsès à Tanis toujours dans le Delta. Les raisons qui motivèrent cette migration sont multiples. La principale est probablement le déplacement physique de la branche pélusiaque du Nil. Un nouveau domaine d'Amon, celui d'Amon de Tanis, fut progressivement édifié par les souverains de la XXI^e et de la XXII^e dynastie. Désormais les nouveaux souverains tanites se firent enterrer à Tanis, la nouvelle « Thèbes du Nord » à proximité du nouveau domaine d'Amon. La répartition des fonctions monarchiques entre pontificats thébains et règnes tanites reste relativement incertaine et a pu varier dans le temps. Le poids des nouveaux dirigeants de l'Égypte hors de ses frontières s'était fortement affaibli, qu'il s'agisse des territoires nubiens ou des anciennes possessions proche-orientales. Ils étaient néanmoins susceptibles d'envoyer des missions à l'étranger, comme le montre le voyage d'Ounamon qui fut chargé d'aller chercher au Liban le bois nécessaire à la fabrication d'une nouvelle barque *ouserhat* d'Amon. Siamon fut un des rares souverains de la XXI^e dynastie dont un événement de politique extérieure nous ait été transmis (par la Bible) : il maria une de ses filles au roi de Jérusalem, Salomon, et lui offrit en dot

la ville de Gézer sur la côte syro-palestinienne, qu'il avait récemment conquise.

II. La Troisième Période Intermédiaire

L'identité, le nombre, l'ordre de succession et les liens familiaux des souverains sont encore imparfaitement connus et des découvertes dans ces domaines sont fréquentes. La Troisième Période Intermédiaire, comme les autres périodes dites « intermédiaires » de l'histoire égyptienne, se caractérise par un éclatement du pouvoir divisé entre plusieurs dynasties parallèles. Parallèlement à la XXI^e dynastie, une dynastie de chefs libyens se développa dans le Delta égyptien. Le Nouvel Empire avait vu, dès les premières victoires de ses pharaons, affluer en Égypte prisonniers, tributaires et ambassadeurs étrangers. Les raisons de trouver des étrangers de tous les pays sur les bords du Nil ne manquent pas. Selon les cas, ils se formaient en colonies ou s'intégraient à la population. Au Nouvel Empire, des émigrés employés à des travaux de construction se rencontrèrent dans les carrières de Toura, sous Amosis. On rencontre dans différents contextes du personnel nubien et asiatique. Ramsès III avait installé vers Boubastis l'essentiel des prisonniers qu'il avait faits à l'occasion de ses campagnes libyennes afin de résoudre définitivement les problèmes que posait cette population. Les textes ramessides citent deux ethnies libyennes : les *Libou* et les *Méchoueche*. Ces responsables d'anciennes tribus libyennes conservèrent le titre que les Égyptiens leur avaient donné avant leur intégration, celui de « grand roi des Mâ ». Ainsi, même si ces populations étaient installées depuis environ un siècle en Égypte, elles restaient régies par des traditions libyennes encore très vivantes. La plus puissante de ces tribus était installée à Boubastis. Chéchanq I^{er}, le fondateur de la XXII^e dynastie, était issu de cette tribu. Chéchanq I^{er} se comporta en successeur des ramessides. Il se fit notamment construire plusieurs temples de millions d'années. Roi reconnu dans l'ensemble de l'Égypte, Chéchanq I^{er} développa une véritable politique étrangère combattante. Il intervint notamment pour renouer des contacts avec les alliés traditionnels de l'Égypte, Byblos et la Nubie. Il s'investit également dans les affaires intérieures du royaume d'Israël. Ses successeurs immédiats s'inscrivirent

dans la même ligne politique. Ainsi, Osorkon I^{er} et Osorkon II entreprirent de vastes programmes architecturaux, notamment à l'intérieur du temple de la déesse Bastet à Boubastis. Cette XXII^e dynastie continua, jusqu'à Chéchanq III, à régner depuis Tanis comme les souverains tanites de la XXI^e dynastie. À partir du règne de Chéchanq III, une nouvelle dynastie de même origine que la XXII^e dynastie vint concurrencer cette dernière et aggrava la confusion qui régnait dans la répartition du pouvoir en Égypte. Pédoubastis I^{er} fonda une nouvelle lignée royale parallèle, la XXIII^e dynastie, à Léontopolis. Ce partage du pouvoir dans le Delta et la Moyenne-Égypte s'accompagna d'une nouvelle lignée de pontifes thébains issue de l'ancienne famille au pouvoir à Thèbes. Ainsi le partage du pouvoir n'était plus seulement entre le nord et le sud mais également dans le Delta même. C'est ce que les historiens appellent l'« anarchie libyenne ». Au cours du règne d'Osorkon III (souverain de la XXIII^e dynastie), la situation évolua dans le Delta occidental. Vers -767 se constitua à Saïs une chefferie Mâ, qui étendit son pouvoir au détriment des autres chefs libyens. Sous Osorkon IV, la ville de Saïs était gouvernée par Tefnakht. C'est l'intervention militaire d'un conquérant kouchite, Piyé, qui permit de clarifier une situation entièrement bloquée et de désigner le prince de Saïs, Tefnakht, comme l'adversaire principal des rois kouchites. Tefnakht fédéra derrière lui l'essentiel des forces du Delta et devint ainsi le chef de file de la résistance libyenne. C'est uniquement la menace venue du sud qui permit cette apparente union politique. Mais elle conforta le pouvoir montant des saïtes (XXVI^e dynastie). Cette montée en puissance autorisa vraisemblablement le fils et successeur (Bocchoris) de Tefnakht à constituer une éphémère mais réelle XXIV^e dynastie. Piyé, devenu roi de Napata, entreprit de conquérir la vallée égyptienne. En l'an 21 de son règne, il obtint la victoire dont il fit le récit sur sa stèle triomphale écrite en égyptien et érigée à Napata (Nubia). Il y prétend notamment avoir été pressé, par les responsables locaux du sud et de la Résidence, d'intervenir pour les protéger et s'opposer à l'avance de Tefnakht. Il y fait également l'exposé des batailles à Hérakléopolis et à Hermopolis menées par une armée égyptienne. À la suite de la prise de certaines villes égyptiennes, Tefnakht aurait envoyé à Piyé un message de paix. Ce compromis aurait notamment permis à Piyé de rentrer dans sa ville de Napata. Malgré tout, il laissa le champ libre à la XXIV^e dynastie saïte.

III. Les kouchites, les assyriens et les saïtes

Après le retrait de l'administration égyptienne à la fin du Nouvel Empire, la Nubie devint progressivement un royaume puissant et unifié sous la domination de la famille royale de Napata. Les siècles qui séparent la fin du Nouvel Empire égyptien de l'émergence de la XXV^e dynastie kouchite sont encore très mal connus en Nubie même. La ville de Napata n'est que partiellement explorée à l'heure actuelle. On ignore comment cette dynastie napatéenne s'est érigée à cette dignité royale. Dès le règne de Kashta, les souverains napatéens se transformèrent en pharaons traditionnels de l'Égypte que les listes manéthoniennes identifient à la XXV^e dynastie (la dynastie des « pharaons noirs »). Dès l'intervention militaire de Piyé en Égypte, l'acculturation de ses souverains napatéens ne fait aucun doute, quelle qu'en soit l'origine. La royauté de Napata fut dominée par la présence de l'oracle d'Amon du Djebel Barkal (Napata) où les « pharaons noirs » poursuivirent à grande échelle les travaux commencés dans la région par les Égyptiens, sept cents ans auparavant (Nouvel Empire). Néanmoins ces souverains dissocièrent l'Amon de Napata, le dieu compétent pour régner sur les territoires situés hors d'Égypte de l'Amon thébain, celui qui accorde le pouvoir sur l'Égypte. Kachta reconnut l'importance de la fonction de Divine Adoratrice à Karnak en faisant adopter sa fille. L'institution de la Divine Adoratrice d'Amon, commencée par Ahmès Néfertari (l'épouse d'Amosis), va se développer jusqu'à la Troisième Période Intermédiaire. Le titre d'« épouse du dieu » Amon, porté d'abord par les reines et les filles des pharaons, devint, à la XXI^e dynastie, le privilège des filles des grands prêtres d'Amon. Sous le règne de Pinedjem I^{er}, l'épouse d'Amon, dotée d'un cartouche, reste célibataire toute sa vie durant. La succession se fait par adoption. Tout en étant des prêtresses dont la présence était nécessaire à l'accomplissement des rites particuliers, la Divine Adoratrice d'Amon avait un pouvoir politique, économique et religieux. Cette institution permettait donc au pharaon d'avoir un pouvoir dans le domaine d'Amon (cette pratique avait été inaugurée par Osorkon III). Les souverains kouchites ne pouvant continuellement séjourner à Thèbes, ils attribuaient ce rôle à une femme de leur famille qui occupait cette fonction de Divine Adoratrice d'Amon. Il faut néanmoins attendre

les règnes de Chabaka et de ses successeurs pour voir les souverains kouchites se conduire en rois d'Égypte de façon régulière, et laisser en Égypte des traces tangibles d'une politique suivie en personne. Pour Manéthon, Chabaka fut le fondateur de la XXV^e dynastie. L'Égypte, même affaiblie, n'intéressait pas seulement les Nubiens. Les assyriens se tournent également vers l'Égypte. Pendant la XXV^e dynastie, l'autorité des rois kouchites sur l'Égypte fut sans cesse remise en question, soit par les opposants du nord, soit par les souverains assyriens. Sous le règne de Taharqa, le souverain kouchite se disputa avec les assyriens Assarhaddon, puis Assurbanipal le territoire égyptien. Jusque-là, les premiers prophètes d'Amon comme la Divine Adoratrice d'Amon étaient issus de la famille royale kouchite. Mais c'est sous la royauté de Taharqa qu'un gouverneur de Thèbes et quatrième prophète d'Amon, Montouemhat, acquit un pouvoir sur un territoire s'étendant d'Éléphantine à Hermopolis. Il parvint à maintenir son autorité durant l'occupation assyrienne. Témoin de son pouvoir, Montouemhat initia, à l'intérieur de son domaine, des programmes monumentaux dignes d'un roi. C'est Taharqa en – 674 qui dut repousser une tentative d'invasion assyrienne. Après un second conflit, Taharqa retourna contraint et forcé à Napata où il mourut en – 664. Son fils et successeur Tanoutamon relança immédiatement une offensive sur Memphis qui se solda par un succès mais de courte durée. En effet, l'armée assyrienne intervint de nouveau dans le conflit.

Sous le règne de Taharqa et de Tanoutamon, Néchao I^{er} gouverna la ville de Saïs. Nous avons peu de renseignements sur ce personnage, mais il semble avoir assumé toutes les prérogatives d'un pharaon. Sous le règne de son fils et successeur, Psammétique I^{er} l'Égypte retrouva son unité. En effet, après des siècles d'« anarchie libyenne » et de domination kouchite, l'Égypte retrouva avec la XXVI^e dynastie son indépendance politique et son rayonnement culturel. La XXVI^e dynastie, originaire de Saïs comme la XXIV^e dynastie dont elle assumait l'héritage, n'exerça d'abord son autorité que sur le Delta occidental. Psammétique I^{er} ne fut pas le fondateur de la dynastie. Néanmoins, son règne marqua une rupture matérialisée par une extension de l'influence de la monarchie saïte. À la suite de la victoire du souverain assyrien Assurbanipal et de la fuite de Tanoutamon en Nubie, Psammétique I^{er} fut reconnu par le souverain assyrien, en contrepartie de sa soumission, comme celui qui désormais gèrera le pays au nord. Le nouveau souverain saïte lança alors

une politique audacieuse afin d'étendre sa zone d'influence en tentant de tirer profit des difficultés assyriennes avec l'Élam. Les interventions successives des maîtres de l'empire assyrien en Égypte n'eurent rien à voir avec les prises en main précédentes effectuées par des étrangers. Les assyriens n'avaient eu que peu de contact avec les Égyptiens dans le passé. Seules les interventions égyptiennes hors de leur territoire avaient inquiété les dirigeants assyriens. Ainsi l'intervention de Chéchanq I^{er} dans la politique intérieure d'Israël attira l'attention des assyriens. De même, sous le règne d'Osorkon II, l'Égypte et Byblos envoyèrent 1 500 soldats pour soutenir une rébellion syro-palestienne contre les tentatives d'annexion assyrienne.

Revenons à Psammétique I^{er} qui, profitant des difficultés assyriennes avec l'Élam, s'affranchit progressivement de son protecteur assyrien. En quelques années, tous les centres du Delta passèrent sous le contrôle de l'administration saïte. Toutefois la situation n'était pas aussi simple dans le sud du pays, qui fut beaucoup plus marqué par la domination kouchite. Montouemhat gouvernait toujours Thèbes. On ne sait pas précisément comment Psammétique I^{er} s'imposa dans le sud du pays, mais il ne semble pas y avoir de conflit ouvert. L'événement le plus marquant fut certainement l'envoi de la fille de Psammétique I^{er}, Nitocris, afin qu'elle devienne la nouvelle Divine Adoratrice d'Amon en l'an 9 de son règne. Des fonctionnaires originaires du Delta vinrent s'installer dans la région thébaine. Néanmoins, les spécialistes ne sont pas totalement d'accord pour admettre que cet acte marque le début de la domination saïte dans le sud du pays. En effet, pour certains, ce n'est qu'après la mort de Montouemhat (en l'an 16 de Psammétique I^{er}) que Psammétique I^{er} domine véritablement la région thébaine. L'unité de l'Égypte refaite par Psammétique I^{er} s'était également appuyée sur l'aide de mercenaires grecs (ioniens et cariens) engagés par le nouveau souverain lors de son affrontement face aux Assyriens et ensuite placés sur les confins d'un réseau défensif. L'utilisation de ces contingents étrangers dans l'armée à l'époque ramesside aboutit à l'intégration de véritables mercenaires. Nous ne connaissons pas l'organisation de ces garnisons étrangères avant le règne de Psammétique I^{er}.

La politique architecturale de ce dernier fut très dynamique. Néanmoins, aucun des monuments qu'il édifia n'est encore debout aujourd'hui. Le nouveau souverain développa les relations commerciales avec les Grecs et installa des soldats grecs dans le Delta. Le port de Naucratis devint un

actif centre d'échange. L'influence de Psammétique I^{er} en Égypte s'étendit jusqu'à l'oasis de Dakhla dans le désert libyque. Le nouveau souverain ainsi que ces successeurs purent désormais jouer un rôle en Asie, devant la montée de Babylone.

Après, le fils de Néchao II, intervint notamment en Phénicie afin d'apporter son appui à la révolte de la région contre Babylone. Mais le souverain babylonien, Nabuchodonosor, sortit vainqueur de ce conflit. Ce pharaon saïte est moins connu, à travers les monuments et les traditions, que son successeur Amasis. Vers – 560, Amasis sortit vainqueur face à l'agression babylonienne, et parvint à réaffirmer la domination politique et commerciale de l'Égypte en Syrie-Palestine. Cependant les années qui suivirent furent marquées par l'émergence d'un nouveau régime expansionniste : les Perses. Les succès de la dynastie saïte, qui réussit à allier tradition et nouveauté, furent reconnus par la tradition postérieure, qui se souvint de cette période comme d'une ère de paix et de prospérité. L'un des faits marquants de cette dynastie saïte est le développement d'une culture archaïsante qui puise ses racines dans les modèles de l'Ancien Empire jusqu'au Nouvel Empire. Les souverains entreprirent notamment de vastes programmes de restauration de monuments. La restructuration de l'administration fut également marquée par cette influence du passé. On vit réapparaître dans les titulatures des fonctionnaires une terminologie directement empruntée au passé. Toutefois, même si la terminologie est ancienne, le contenu des fonctions semble différent. Ainsi, le vizir n'est plus le « Premier ministre », mais tire de ses fonctions sacerdotales l'essentiel de son autorité. Désormais le pouvoir était principalement réparti entre l'armée et les temples.

Le successeur de Psammétique I^{er}, Néchao II, semble avoir eu une politique étrangère assez active. Il envoya notamment des contingents armés sur l'Euphrate afin de tenter de réduire l'avancée des Babyloniens vers l'Assyrie et s'étendre en Syrie. Durant son règne, l'Égypte domina pendant trois ans la Palestine, la Phénicie et la Syrie, mais son armée fut vaincue par le souverain babylonien Nabuchodonosor qui étendit l'empire babylonien jusqu'aux frontières égyptiennes. Selon Hérodote, ce pharaon saïte avait également entrepris l'aménagement d'un canal joignant le Nil à la mer Rouge, mais les travaux n'auraient pas été achevés. Il semble avoir résolument tourné l'Égypte vers le monde extérieur. Le règne de Psammétique II, son successeur, fut

particulièrement bref. Il entreprit une guerre contre le royaume éthiopien de Napata. À la suite de son intervention, la ville de Napata fut détruite et ce fut désormais à Méroé, plus au sud, qu'un royaume s'établit. Apriès, le fils de Néchao II, monta sur le trône et intervint en Phénicie. Dans la tradition, son règne semble avoir été supplanté par celui de son successeur Amasis. Le règne d'Amasis illustre les succès et les tensions de l'Égypte saïte. Les Grecs et les Cariens implantés en Égypte depuis les victoires de Psammétique I^{er} portèrent sur le trône ce général. Il se tourna alors vers les cités grecques. Il s'allia avec Cyrène, envoya des cadeaux à Delphes et à Samos. En Asie, Amasis se contenta de ne pas intervenir. Au même moment, Cyrus de Perse annexait l'Anatolie puis le domaine babylonien. Les documents relatifs à son règne attestent de son rôle de législateur en matière de réglementation fiscale et douanière. La personnalité d'Amasis devint légendaire notamment au travers des contes démotiques. Le fils d'Amasis, Psammétique III, combattit l'invasion perse.

IV. La domination perse

Durant deux siècles, à partir de – 545, la vie politique et économique de l'Égypte fut dominée par l'envahisseur perse. L'Égypte connut deux périodes de domination perse : la première dura cent vingt ans. Les souverains perses sont représentés en Égypte par un satrape (gouverneur de province dans l'empire perse), mais ils forment néanmoins une nouvelle dynastie (la XXVII^e dynastie). Après sa libération, l'Égypte connut une seconde domination perse qui ne dura que peu de temps. Les souverains qui en avaient les moyens hésitèrent de moins en moins à se mêler des affaires de royaumes très éloignés du leur. Les saïtes, eux aussi d'ailleurs, étaient convaincus de l'utilité de contacts ou d'intervention à très longue distance. Lors de la campagne de Cambyse, le fils de Cyrus, à Péluse en – 525, donna la victoire au souverain perse face au pharaon Psammétique III. Seul le récit d'Hérodote nous donne des informations sur cette bataille. Cambyse semble avoir pénétré en Égypte par le nord du Sinaï alors que Psammétique III attendait sur la branche pélusiaque du Nil. Cambyse écrasa Psammétique III à Péluse et prit la ville de Memphis. Cambyse, nouveau maître de l'Égypte, fonda la XXVII^e dynastie égyptienne. Ayant reçu la soumission de la Libye et de la Cyrénaïque, aussitôt après la défaite égyptienne, Cambyse investit

également la Nubie et l'oasis de Kharga. Il quitta l'Égypte après trois ans laissant à la tête du pays un satrape perse, établi à Memphis, qui usurpa le pouvoir à son profit. Les Perses vont inclure la satrapie d'Égypte à leur empire durant cent quarante ans. Au cours des deux dominations perses, l'Égypte changea de statut. Jusqu'alors, l'Égypte avait toujours gardé, même sous les pouvoirs étrangers précédents, son identité monarchique héritée de son lointain passé. Avec l'arrivée des Perses, l'Égypte devint une simple partie de l'empire achéménide. L'administration adopta la hiérarchie achéménide et les documents officiels furent rédigés en araméen. Mais les structures traditionnelles égyptiennes étaient également utilisées. À l'époque de Darius I^{er} seulement, l'administration et la fiscalité furent organisées. Un recueil de lois égyptiennes fut rédigé sur ces ordres. Darius I^{er} cherchait à maintenir la culture, la religion, les lois et l'économie de l'Égypte même si son œuvre n'empêcha pas que celle-ci perde une part de son identité sous la domination perse.

Darius I^{er} rouvrit les carrières du ouadi Hammamat. Il reprit également le chantier du canal des deux mers abandonnés lors du règne de Néchao II. Comme Darius I^{er}, Cambyse chercha, à son tour, à perpétuer les traditions égyptiennes. Il adopta une titulature complète et entreprit des travaux dans de nombreux temples égyptiens. Il enterra également deux taureaux Apis dans les catacombes du Sérapéum à Saqqara. Le taureau Apis était adoré à Memphis. L'histoire de cette pratique est très ancienne. L'enterrement de l'Apis faisait l'objet d'une cérémonie rituelle. Une fois mort, le taureau sacré renaissait dans une autre enveloppe corporelle. Sous les règnes suivants et pendant la seconde domination perse, l'intérêt des souverains perses en faveur des traditions égyptiennes semble s'infléchir. L'arrivée de Cambyse avait été relativement bien ressentie par une population élevée de la société égyptienne. Toutefois, avec le temps, les Égyptiens vécurent mal cette occupation perse. Les Perses aux prises avec les Grecs, les Égyptiens en profitèrent pour se soulever contre le pouvoir perse. Une première révolte éclata en – 486, mais celle-ci fit l'objet d'une répression menée par Xerxès, le successeur de Darius I^{er}. À la suite de sa victoire, Xerxès plaça son propre frère à la tête de la satrapie d'Égypte. Les défaites perses face aux Grecs continuèrent sous le règne de Xerxès. À sa mort à Salamine, les Égyptiens fomentèrent un nouveau soulèvement tandis qu'Artaxerxès I^{er} montait sur le trône achéménide en – 465. Cette fois-ci, la révolte fut plus sérieuse. Elle fut le fait d'un prince libyen Ianos et d'un membre de l'ancienne famille saïte,

Amyrtée. Ce soulèvement reçut notamment l'appui déterminant des Grecs. Mais, au terme de dix-huit mois de conflits, les Perses prirent le dessus. La conclusion d'un accord de paix entre les Grecs et les Perses plaça l'Égypte en situation d'infériorité. Ce ne fut que sous le règne de Darius II qu'une révolte décisive rendit à l'Égypte son indépendance pendant un temps.

V. Les deux dernières dynasties indigènes : la XXIX^e dynastie et la XXX^e dynastie

Un prince saïte, Amyrtée II, fils de celui qui avait déjà combattu Artaxerxès I^{er}, se souleva contre les derniers souverains perses et fonda la XXVIII^e dynastie, dont il fut le seul souverain. Après son couronnement, il prit le nom de Psammétique V. Son œuvre de reconquête nationale a été achevée par Néphéritès I^{er}, prince de Mendès, qui fonda, après la mort d'Amyrtée II, la XXIX^e dynastie. Mais les rivalités continuaient de faire rage dans le Delta et, après une assez courte XXIX^e dynastie, le fils d'un général de Sebennytos, Nectanébo I^{er} prit le pouvoir et inaugura la dernière dynastie indigène d'Égypte qui disparut sous la pression des Perses revenus dans le pays des pharaons. Cette succession, agitée et rapide de huit règnes en soixante et un ans, fut relatée dans une composition littéraire pseudo-prophétique, nommée *Chronique Démotique*. Au cours du règne de Darius II, les Grecs et tout particulièrement Sparte encouragèrent le principal foyer de rébellion égyptien qui était installé à Saïs. Amyrtée II se révolta ouvertement en – 404 et combattit pendant plus de six ans le pouvoir perse. Après la mort de Darius II, il se fit couronner roi. Il étendit son pouvoir jusqu'à Assouan. Nous avons peu d'informations sur son règne. L'aboutissement heureux de cette dernière révolte égyptienne s'explique notamment par la situation qui régnait au sein de la famille royale perse. En effet, à la mort de Darius II, une lutte éclata pour sa succession entre Artaxerxès et Cyrus II.

Amyrtée II, l'initiateur de la reconquête du territoire égyptien face à l'envahisseur perse, est le seul représentant de la XXVIII^e dynastie. On ne connaît pas précisément les circonstances qui ont prévalu lors de la succession entre Amyrtée II et Néphéritès I^{er}, fondateur de la XXIX^e dynastie. Cette dynastie originaire de Mendès a pu accéder au trône d'Égypte à la suite d'un coup de force. Mendès, ville du Delta oriental, située sur une branche secondaire du Nil, est attestée dès l'Ancien Empire. Au cours de l'« anarchie libyenne », elle abritait une vigoureuse principauté, à l'importance croissante avant de fonder la XXIX^e dynastie. Comme Amyrtée II, Néphéritès se référa à son illustre ancêtre de la XXVI^e dynastie : Psammétique I^{er}. Il intervint notamment, semble-t-il, dans le temple d'Amon-Rê à Karnak où on lui attribua le début de la construction d'un magasin des offrandes situé au sud du Lac sacré. À la mort du fondateur de la XXIX^e dynastie, la *Chronique démotique* atteste de rivalités de succession. Un usurpateur, Psammonthis, monta sur le trône d'Égypte durant une seule année. Par la suite, le pouvoir fut repris par un héritier légitime Achôris qui, dans le compte de ces années de règne, fit disparaître le règne de son prédécesseur. Achôris mit une énergie particulière à affirmer ses relations avec le fondateur de la dynastie, Néphéritès I^{er}. D'ailleurs son fils et successeur porte le nom de Néphéritès II. Nectanébo I^{er}, le fondateur de la XXX^e dynastie, se réclama lui aussi de l'héritage de Néphéritès I^{er}. La succession entre ces deux dynasties est néanmoins difficile à déterminer.

Sous son règne, Achôris eut à combattre une nouvelle percée des armées perses (de – 385 à – 383). La dernière dynastie indigène s'ouvrit sur le règne de Nectanébo I^{er}. L'Égypte avait échappé à une nouvelle invasion. Les Perses ne revinrent en Égypte qu'en – 343 lors d'une deuxième domination perse. Nectanébo II, le dernier souverain de la XXX^e dynastie, entra en conflit avec le nouveau souverain perse Artaxerxès III, qui tenta dès – 351 de reconquérir l'Égypte. La situation intérieure de l'empire perse évolua rapidement avec l'arrivée sur le trône d'Artaxerxès III qui vers – 352 avait presque réussi à reconstituer l'ancienne puissance perse. Il ne manquait plus qu'au souverain de reconquérir l'Égypte, désormais relativement isolée. Cette seconde domination perse fut encore plus mal ressentie que la précédente même si elle fut beaucoup plus brève. Malgré l'instabilité politique, qui régna sous les deux dernières dynasties indigènes, le pays connaissait une certaine prospérité. En effet, on peut observer la reprise, dans la vallée du Nil, de

programmes architecturaux de grande envergure. Cette activité architecturale est digne des plus grands monuments de l'histoire égyptienne. Les dieux en furent les premiers bénéficiaires. Sous le règne d'Achôris, par exemple, le souverain entreprit des travaux dans de nombreux temples égyptiens : Louxor, Karnak, Médinet Habou et Elkab. Il reprit également des travaux dans le temple d'Ibis à Kharga. Les derniers pharaons indigènes s'efforcèrent de reconstituer les formes les plus orthodoxes de la royauté égyptienne en les adaptant néanmoins à leur temps. L'exploitation des grandes carrières de l'Égypte reprit. La défaite et la fuite de Nectanébo II marquèrent la fin de l'indépendance égyptienne. L'hégémonie perse ne dura cette fois-ci que peu de temps. C'est Artaxerxès III qui réussit à réduire de nouveau l'Égypte en satrapie en – 342. Après la mort d'Artaxerxès (– 338), un pharaon indigène, Kababach, mena une révolte contre l'envahisseur perse et fit reconnaître son pouvoir pendant un bref moment. Mais le successeur d'Artaxerxès III, Arsès, reprit le pouvoir. Ce dernier connut le même sort que son père en mourant empoisonné. Darius III Codoman prit alors le pouvoir. Il régna en tant que pharaon sur l'Égypte jusqu'à la fin de l'empire achéménide. En – 332, le choc entre la Macédoine et l'empire perse amène les armées d'Alexandre le Grand en Égypte. Les Grecs se substitueront aux Perses et leur domination changea profondément le visage de l'Égypte. Alexandre se présenta à la population égyptienne comme un libérateur. Il adora les dieux égyptiens à Héliopolis et à Memphis. En – 331, Alexandre pénétra à Memphis en héros. Il se rendit alors à l'embouchure de la branche canopique du Nil afin de fonder Alexandrie. Il parvint même jusqu'à l'oasis de Siwa où il se fit désigner comme pharaon par l'oracle d'Amon. Tout comme Cambyse, le chef de guerre macédonien fut reconnu par l'Égypte comme son roi légitime. Les Égyptiens eux-mêmes demandèrent l'aide d'Alexandre le Grand. Les Égyptiens fréquentaient les Grecs depuis plusieurs siècles. Ainsi, ils ne devaient pas représenter à leurs yeux des envahisseurs potentiels.

Cette dernière période de l'histoire de l'Égypte pharaonique (Troisième Période Intermédiaire et Basse-Époque) est marquée par les nombreuses dominations étrangères (nubiennes, assyriennes et perses). Même les dynasties considérées comme indigènes soit sont d'origine libyenne, soit s'appuient sur des forces militaires grecques ou assyriennes. Néanmoins, le plus souvent, ces étrangers ont cherché à restaurer et à préserver les traditions égyptiennes. La civilisation égyptienne n'a cessé de fasciner les populations qui l'entouraient.

Conclusion

L'arrivée des Macédoniens marqua la fin de l'autonomie politique de l'Égypte. L'Égypte fut gouvernée à plusieurs reprises par des pouvoirs étrangers. Seuls les Perses avaient ôté aux pharaons leur indépendance. Les autres envahisseurs récupèrent à leur profit les traditions monarchiques et certaines valeurs égyptiennes. En apparence les Ptolémées et les empereurs romains cherchèrent à préserver ses traditions égyptiennes. Toutefois ils adoptèrent une attitude variable face à la culture égyptienne. Ils donnèrent plus ou moins d'importance à leurs propres coutumes ou ils les associèrent à des pratiques égyptiennes selon les circonstances.

L'impact réel de l'Égypte sur la culture des pouvoirs étrangers, qui cherchèrent à assimiler une partie des pratiques égyptiennes, est difficile à estimer. Avec la christianisation de l'empire romain, à partir du ^v^e siècle de notre ère, tout ce qui faisait la culture égyptienne devint désormais incompréhensible. Certes les textes grecs et latins perpétuèrent le souvenir de cette histoire égyptienne, mais cette transmission de la connaissance de l'Égypte doit être distinguée des informations transmises à travers la documentation égyptienne contemporaine. Déjà dans l'œuvre d'Hérodote qui a visité l'Égypte dans les années – 450, certains passages ne semblent pas toujours exacts même si le livre du « père de l'histoire » reste, pour les égyptologues, une source essentielle de renseignements.

Il reste des pans entiers de l'histoire pharaonique que nous ne connaissons pas et que, peut-être, nous n'arriverons jamais à appréhender en profondeur. Même si de nombreux musées à travers le monde conservent de magnifiques pièces témoignant de l'histoire de la civilisation égyptienne, les sources sont peu nombreuses. Cette pénurie empêche parfois les sources de proposer une image suivie de l'histoire égyptienne à toutes les époques de son évolution.

Bibliographie

- Andreu G., *L'Égypte au temps des pyramides*, Paris, 1994.
- Baines J. et Malek J., *Atlas de l'Égypte ancienne*, Paris, 1990.
- Baud M., *Djéser et la III^e dynastie*, Paris, 2002.
- Bonhême M.-A. et Forgeau A., *Pharaon. Les secrets du pouvoir*, Paris, 1988.
- Cabrol A., *Amenhotep III, le magnifique*, Paris, 2000.
- Erman A. et Ranke H., *La civilisation égyptienne*, Paris, 1994.
- Grandet P., *Ramsès III, histoire d'un règne*, Paris, 1993.
- Grimal N., *Histoire de l'Égypte ancienne*, Paris, 1988.
- Kitchen K. A., *Ramsès II. Le pharaon triomphant*, Paris, 1982.
- Midant-Reynes B., *Aux origines de l'Égypte. Du Néolithique à l'émergence de l'État*, Paris, 2003.
- Posener G., *Littérature et politique dans l'Égypte de la XII^e dynastie*, Paris, 1969.
- Posener G., en collab. avec S. Sauneron et J. Yoyotte, *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, Paris, 1992.
- Roccati A., *La littérature historique sous l'Ancien Empire égyptien*, Paris, 1982.
- Valbelle D., *Les Neufs Arcs. L'égyptien et les étrangers de la préhistoire à la conquête d'Alexandre*, Paris, 1990.
- Valbelle D., *Histoire de l'État pharaonique*, Paris, 1998.
- Vandersleyen C., *L'Égypte et la vallée du Nil*, t. 2, *De la fin de l'Ancien Empire à la fin du Nouvel Empire*, Paris, 1995.
- Vercoutter J., *L'Égypte et la vallée du Nil*, t. 1, *Des origines à la fin de l'Ancien Empire*, Paris, 1992.
- Vernus P., *Affaires et scandales sous les Ramsès*, Paris, 1993.
- Vernus P. et Yoyotte J., *Dictionnaire des pharaons*, Paris, 1996.